

# TAIS-TOI ET SAIGNE DU NEZ

*Dr. Sarcasme*



CM2 - MATH = REDOUBLE

CM2 - MATN = CHAOS

# Tais-toi et saigne du nez

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : 99% Pure... de plâtre et de Doliprane	4
Chapitre 2 : Le Marathon de la Tchatche (pour ne rien dire)	9
Chapitre 3 : Toilettes Publiques : Le Bureau de Prestige	14
Chapitre 4 : L'Arithmétique du Dealer : Le '0.7' magique	18
Chapitre 5 : La Symphonie Nasale : Le tic du reniflement	22
Chapitre 6 : Le Billet de 5€ : L'autoroute à microbes	27
Chapitre 7 : Le Grand Complot des Rideaux	31
Chapitre 8 : Meilleurs potes pour la vie (jusqu'à 7h du mat')	36
Chapitre 9 : Le Régime 'Poussière et Tabac'	40
Chapitre 10 : La Descente : Atterrissage sur du gravier	44
Chapitre 11 : Le Mythe de 'La Dernière'	49
Chapitre 12 : L'Odorat de Chasseur : Le radar à 300 mètres	53
Chapitre 13 : La Carte Bleue : Le couteau suisse de la honte	58

# Chapitre 1

## 99% Pure... de plâtre et de Doliprane

Regardez-moi bien dans les yeux, enfin, si vous arrivez encore à faire la mise au point entre deux spasmes de la paupière gauche. On va parler de mathématiques. Pas celles qui vous ont fait redoubler votre CM2, non, on va parler de la « Mathématique du Pochon ». Un domaine d'étude fascinant où le chiffre « 99 % » possède une définition élastique, presque poétique, qui défie toutes les lois de la chimie organique et du bon sens élémentaire.

Quand Kevin — appelons-le Kevin, parce qu'ils s'appellent tous Kevin, ou alors « La Menace » alors qu'il pèse 42 kilos tout mouillé — vous tend un sachet transparent avec l'assurance d'un sommelier de chez Maxim's en vous murmurant « C'est de la pure, frère, elle sort du bloc, 99 % d'écailles », il ne vous ment pas techniquement. Dans son cerveau, qui a cessé toute activité synaptique sérieuse le jour où il a découvert que le Red Bull pouvait remplacer le sommeil, le concept de « pureté » est relatif. Pour Kevin, « pur » signifie que le mélange n'est pas encore tombé par terre. Ou alors, que s'il est tombé, il a ramassé les plus gros morceaux de gravier avant de refermer le zip.

Analysons cet échantillon de « pureté » à 80 euros le gramme. 80 euros. Pour ce prix-là, dans le monde civilisé, vous avez un menu dégustation dans un restaurant avec des nappes blanches et un serveur qui ne porte pas de jogging en peau de pêche. Mais vous, non. Vous préférez financer la PS5 de Kevin pour avoir le privilège de vous insérer du matériel de construction dans les sinus.

Parce que c'est ça, la réalité du terrain. Votre « 99 % Pure », c'est en fait un inventaire de fin de stock chez Leroy Merlin mélangé à une razzia dans l'armoire à pharmacie

de sa grand-mère.

D'abord, il y a le plâtre. Le sulfate de calcium dihydraté. C'est la base, le liant, le squelette de l'arnaque. C'est ce qui donne ce petit côté « travaux de rénovation » à votre cloison nasale. Quand vous sniffez ça, vous n'allez pas voir Dieu, vous allez juste devenir une extension vivante de la salle de bain que votre oncle n'a jamais fini de carreler. On sent l'artisanat. On sent la truelle. Le lendemain, quand vous vous mouchez, vous pourrez littéralement reboucher les trous de votre appartement avec ce qui sort de vos narines. C'est de l'optimisation de ressources, à ce niveau-là.

Ensuite, on ajoute le Doliprane. Le paracétamol, c'est le génie de Kevin. C'est le côté « médical » de la transaction. « Tiens, prends ça, ça te fera pas de bien, mais si t'as mal aux dents à force de serrer la mâchoire comme un pitbull sous ecstasy, ça anticipe la douleur. » C'est de la prévoyance. C'est de la gestion de risque. C'est surtout une façon très onéreuse d'avaler un médicament que vous pourriez avoir gratuitement avec une carte vitale, mais le dealer, lui, ne vous demande pas si vous avez une mutuelle. Il prend le cash, et il vous laisse gérer votre insuffisance hépatique en solo.

Mais le véritable chef-d'œuvre, l'ingrédient secret, le « peps » qui fait dire aux clients « Wahou, elle tape ! », c'est la lidocaïne pour cheval.

Alors là, mesdames et messieurs, on atteint des sommets d'ironie. La lidocaïne, pour ceux qui n'ont pas fait médecine équine, est un anesthésique local. Son rôle dans votre pochon ? Endormir vos gencives. Pourquoi ? Parce que dans la mythologie du toxique de base, si ça anesthésie, c'est que c'est de la bonne. Kevin le sait. Il n'a jamais fini son collège, il ne sait pas accorder un participe passé, mais il connaît le réflexe de Pavlov. Il sait que si vous vous frottez les gencives avec sa mixture et que vous ne sentez plus votre mâchoire pendant vingt minutes, vous allez décréter que c'est du « feu de Dieu ».

Félicitations. Vous venez de payer 80 balles pour avoir les mêmes sensations qu'un

poney qui se fait recoudre une plaie après une chute dans un fossé. Vous avez le nez bouché par du plâtre, le foie attaqué par du paracétamol bas de gamme, et le visage anesthésié comme si vous sortiez de chez un dentiste psychopathe qui aurait oublié de vous soigner la carie. Et vous êtes content. Vous envoyez un SMS à vos potes : « Le plan de Kevin est incroyable, j'ai la bouche en carton ».

C'est le syndrome de Stockholm de la narine. On paye pour être maltraité.

Et n'oublions pas la levure chimique. La levure Elsa, le petit sachet rose que votre mère utilisait pour faire des gâteaux le dimanche. Dans le monde de Kevin, la levure, c'est l'agent de gonflement. Ça donne du volume. Ça aère le produit. Ça donne l'impression que le gramme est généreux, alors qu'en réalité, vous êtes en train de sniffer de quoi préparer quatre madeleines. Imaginez la scène : à l'intérieur de vos sinus, avec l'humidité naturelle de vos muqueuses, la levure commence à s'activer. Ça fermente. Vous n'êtes plus un fêtard branché dans un club sélect, vous êtes un four à pain humain. Vous êtes une boulangerie ambulante. Si vous restez trop longtemps près d'un radiateur, vous risquez de ressortir avec une brioche qui vous sort par les oreilles.

L'ironie suprême réside dans le discours marketing. Kevin vous parle de « circuit court », de « direct producteur », comme si la marchandise était arrivée par jet privé directement depuis les montagnes de Colombie. Spoiler : la seule montagne que cette poudre a vue, c'est le tas de gravats derrière le Franprix où Kevin fait ses mélanges sur une table de jardin en plastique. Le « direct producteur », c'est lui, avec son mortier de cuisine et son envie pressante de s'acheter une paire de TN en édition limitée.

Et vous, l'utilisateur, l'esthète, vous tombez dans le panneau avec une régularité qui confine au génie. Vous analysez la texture, la brillance — souvent obtenue en pulvérisant de la laque à cheveux sur le mélange pour faire croire à l'effet « écaille de poisson ». Vous vous donnez des airs d'expert, vous comparez les crus. « Celle-ci est

un peu plâtreuse, mais elle a un retour floral ». Non, Jean-Eudes. Ce n'est pas un retour floral. C'est l'odeur du décapant pour sol que Kevin a utilisé pour nettoyer sa table avant de couper ta came.

Le plus triste dans cette histoire, ce n'est pas l'arnaque. C'est le rapport qualité-prix de la stupidité humaine. On vit dans une époque où les gens vérifient l'origine de leur café, exigent du quinoa bio équitable et lisent les étiquettes de leur shampoing pour éviter les parabènes, mais acceptent d'aspirer avec enthousiasme une substance non identifiée préparée par un type qui ne se lave pas les mains après être allé aux toilettes.

Le dealer qui n'a pas fini son collège est le seul entrepreneur au monde qui peut vendre un produit composé à 90 % d'impuretés en le labellisant « 99 % Pure » sans jamais être inquiété par la répression des fraudes. C'est le capitalisme sauvage dans sa forme la plus pure — pour le coup. C'est l'offre et la demande rencontrant l'absence totale de dignité.

Alors, la prochaine fois que vous sortez votre billet de 20 euros roulé pour entamer votre ascension du mont « Plâtre et Lidocaïne », ayez une petite pensée pour le poney anesthésié et pour la brioche qui ne cuira jamais. Regardez Kevin dans les yeux et demandez-lui s'il n'aurait pas, par hasard, un peu de ciment prompt pour consolider vos cloisons nasales. Tant qu'à faire des travaux, autant que ce soit fait par un professionnel.

Mais bon, on sait tous comment ça va finir. Vous allez payer. Vous allez sniffer. Vous allez avoir le nez qui coule comme un robinet défectueux pendant trois jours. Et le week-end prochain, quand Kevin vous enverra « Nouveau arrivage, direct de Cali, 99 % pure », vous répondrez : « J'arrive dans dix minutes. »

Après tout, 80 euros pour avoir l'impression d'être un mur en cours de finition, c'est finalement assez peu cher payé pour oublier qu'on a, nous aussi, raté nos cours de

mathématiques.

# Chapitre 2

## Le Marathon de la Tchatche (pour ne rien dire)

Félicitations. Vous y êtes. Il est trois heures quatorze du matin, vos pupilles ont la circonférence de soucoupes volantes et votre mâchoire inférieure semble vouloir entamer une carrière solo en direction de votre oreille gauche. Le mélange de ciment prompt et de résidus de benzocaïne que vous venez de vous injecter dans les sinus a enfin atteint la zone de votre cerveau normalement réservée au bon sens, et il l'a méthodiquement passée au lance-flammes.

C'est l'instant T. Le moment de grâce. L'illumination.

Soudain, tout devient clair. Le monde n'est pas un chaos absurde, c'est un Rubik's Cube géant dont vous venez de trouver la combinaison secrète en fixant une tache d'humidité sur le plafond de Thomas. Vous n'êtes plus un consultant junior en burn-out ou un étudiant en sociologie qui redouble sa deuxième année pour la troisième fois. Non. À cet instant précis, vous êtes l'enfant illégitime d'Elon Musk et de Bouddha, avec un zeste de Tony Robbins sous stéroïdes. Vous êtes un Visionnaire. Un Disrupteur. Un Putain de Génie.

Et malheureusement pour les trois épaves humaines qui partagent votre salon, vous avez décidé de partager votre évangile.

Bienvenue dans le Marathon de la Tchatche. Une discipline olympique où le but n'est pas d'arriver à destination, mais de courir le plus vite possible dans une pièce sans issue en hurlant des concepts marketing vides de sens.

— « Les gars... Non, mais écoutez-moi deux secondes. Arrêtez de regarder vos

téléphones, c'est important. J'ai trouvé LE truc. Le projet qui va nous mettre à l'abri.  
»

Le projet, c'est généralement une start-up de recyclage de bouchons de liège. Pourquoi ? Personne ne sait. Mais dans votre crâne en surchauffe, c'est une évidence géopolitique. Le liège est l'avenir de l'humanité. C'est organique, c'est noble, c'est imperméable. Vous imaginez déjà les levées de fonds, les locaux avec des poufs en forme de grains de café et une fontaine à Kombucha. Vous voyez déjà votre tête en couverture de *\*Forbes\**, avec un titre du genre : « L'homme qui a transformé vos bouteilles de Villageoise en empire mondial ».

Le problème, c'est que pour l'instant, votre « empire mondial » repose sur un business plan gribouillé avec un stylo qui fuit sur le dos d'un prospectus pour une pizzeria fermée depuis 2014.

Le syndrome du génie de 3h du matin est une pathologie fascinante. C'est la seule maladie mentale qui vous donne l'impression d'avoir un QI de 450 alors que vous êtes techniquement incapable de lacer vos chaussures sans faire un AVC. Le mécanisme est simple : la drogue a coupé le fil de sécurité qui relie normalement votre bouche à votre dignité. Résultat : vous parlez. Beaucoup. Trop. À une vitesse qui défie les lois de la physique acoustique.

Vous ne parlez pas, d'ailleurs. Vous performez une sorte de slam épileptique sur le thème de l'entrepreneuriat éco-responsable.

— « On va créer une appli, ok ? Une marketplace décentralisée sur la blockchain. "Cork-In". On géolocalise les bouchons de liège abandonnés dans les soirées. Les gens prennent une photo, ils gagnent des Cork-Coins, et nous, on récupère la matière première pour faire des isolants phoniques pour les refuges de chiens abandonnés. C'est du B2B2C, les mecs. C'est disruptif. C'est éthique. C'est le nouveau Uber du recyclage vinicole. »

Regardez vos amis. Observez-les bien, si vous arrivez à faire la mise au point. Il y a Thomas, qui fixe ses propres mains avec une expression d'horreur pure, persuadé qu'elles sont en train de rétrécir. Il y a Julie, qui essaie de rouler une cigarette depuis quarante-cinq minutes, mais qui n'a plus assez de coordination motrice pour lécher le papier sans se bave dessus. Et il y a Kevin, le fournisseur de votre épiphanie, qui compte ses billets avec la régularité d'un métronome sous crack.

Personne ne vous écoute. Personne ne s'en fout plus qu'eux. Pour eux, votre voix est un bruit de fond irritant, une sorte de acouphène humain, le son d'une perceuse qui tenterait d'extraire de l'or d'un mur en placo. Mais vous, vous ne voyez pas leur détresse. Vous voyez de l'admiration. Vous voyez des futurs actionnaires.

Vous montez le ton. Vous gesticulez. Vous postillonnez un peu, mais c'est du postillon de génie, alors ça passe.

— « Non, mais vous vous rendez pas compte de l'échelle du truc ! Le liège, c'est 100 % biodégradable. Si on contrôle le flux de liège en Europe, on contrôle le marché de l'isolation biosourcée. On peut même faire des vêtements en liège. Des slips en liège ! C'est anti-transpirant, c'est révolutionnaire ! »

C'est là que le piège se referme. Parce que dans votre délire, vous commencez à croire à vos propres mensonges. Vous n'êtes plus en train de planer, vous êtes en train de travailler. Vous vous sentez productif. Vous avez l'impression d'avoir abattu plus de boulot en vingt minutes de logorrhée nasale que n'importe quel PDG du CAC 40 en un an. Dans votre tête, le site web est déjà codé, les bureaux sont loués à Station F et vous avez déjà viré les employés qui ne partageaient pas votre « vision ».

Mais la réalité est une maîtresse cruelle qui vous attend au tournant de 6 heures du matin.

Le marathon de la tchatche finit toujours de la même manière : par le Grand Silence. C'est ce moment pathétique où le dernier résidu de produit s'évapore de vos synapses, laissant place à une descente aussi douce qu'une chute libre dans une cage d'ascenseur remplie de clous rouillés.

Soudain, votre projet de start-up vous apparaît pour ce qu'il est vraiment : une idée de merde. Une idée si monumentale de bêtise qu'elle devrait être exposée au musée des horreurs de l'intellect humain. Vous vous revoyez, debout sur la table basse, en train d'expliquer à un Thomas à moitié comateux que « le liège est le nouveau Bitcoin ». La honte commence à infuser votre cerveau comme un sachet de thé périmé dans de l'eau tiède.

Vous regardez votre prospectus de pizza. « Cork-In : Le futur est imperméable ». C'est écrit avec une écriture de tueur en série, les lettres tremblent, il y a une tache de bière sur le mot « Synergie ».

C'est le syndrome du génie de 3h du matin : cette capacité unique qu'a l'être humain à confondre l'excitation chimique avec l'inspiration divine. C'est l'illusion que le volume de paroles produites est proportionnel à la qualité des idées émises. Spoiler : ça ne l'est jamais. Si la tchatche de fin de soirée pouvait produire de l'énergie, on aurait résolu la crise climatique depuis l'invention de la MDMA. On vivrait tous dans des villes flottantes alimentées par des discussions sur "pourquoi on devrait ouvrir un bar à céréales qui fait aussi tatoueur".

Mais au lieu de ça, on se retrouve juste avec une migraine carabinée et la certitude d'avoir été l'individu le plus insupportable de la zone euro pendant six heures consécutives.

Vous croisez le regard de Julie. Elle a enfin réussi à allumer sa cigarette, mais elle l'a prise par le filtre. Elle vous regarde avec une pitié infinie, celle qu'on réserve aux chiens écrasés ou aux gens qui croient encore que le communisme peut fonctionner si

on « choisit les bons chefs ».

— « Alors, le liège... ça avance ? » murmure-t-elle avec un sarcasme qui vous transperce le crâne comme une aiguille à tricoter.

Vous ne répondez pas. Vous ne pouvez plus. Votre langue ressemble à un vieux morceau de moquette oublié dans un grenier et votre cerveau a officiellement déclaré forfait. Vous vous affaissez sur le canapé, entouré de cadavres de canettes et de l'odeur persistante de la défaite chimique.

Le Marathon est fini. Vous n'avez pas gagné de médaille. Vous n'avez pas révolutionné l'industrie de l'isolation. Vous avez juste pollué l'air avec des mots inutiles et épuisé la patience de gens qui, de toute façon, ne se souviendront de rien demain.

Sauf de votre proposition de slip en liège. Ça, malheureusement, ça va rester dans les annales.

Mais ne vous inquiétez pas. Le week-end prochain, quand la poussière magique retombera sur votre table de salon, vous aurez une nouvelle idée. Quelque chose sur le recyclage des noyaux d'avocats pour en faire des coques de smartphones biodégradables. Et vous recommencerez à courir.

Parce que dans le fond, c'est ça, le vrai talent : être capable de penser qu'on est un génie alors qu'on est juste un type avec le nez qui coule et un compte en banque dans le rouge. C'est la seule forme de magie qui nous reste dans ce monde de brutes : l'audace absolue du raté magnifique qui se prend pour le roi du monde, juste le temps d'une nuit, avant que le soleil ne se lève pour nous rappeler qu'on a tous raté nos cours de maths, mais qu'on excelle en cours de pipeau.

# Chapitre 3

## Toilettes Publiques : Le Bureau de Prestige

Entrez donc. Ne soyez pas timides. La porte ne ferme pas vraiment, le verrou a été arraché en 1994 par un type qui pensait que c'était une poignée de tirage, mais c'est ce qui fait tout le charme de cet espace de coworking improvisé. Bienvenue dans le véritable centre névralgique de la vie nocturne, le seul endroit où la hiérarchie sociale s'effondre devant une envie pressante ou un besoin impérieux de se bousiller les sinus : les toilettes publiques.

Oubliez les loges VIP avec leurs canapés en skaï qui sentent le désinfectant bon marché et la sueur de stagiaire. Le vrai prestige, le luxe ultime du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est de faire la queue pendant vingt-cinq minutes dans un couloir étroit, collé contre un mur suintant d'humidité, pour avoir le privilège de s'enfermer à trois dans un mètre carré. C'est là que se jouent les destins. C'est là que les empires se créent et que les neurones se suicident en masse, dans une joyeuse communion de bactéries fécales et d'ambition démesurée.

Regardez cette file d'attente. C'est une étude sociologique en soi. Il y a le type qui gigote comme s'il essayait de résoudre une équation différentielle avec son bassin, la fille qui refait son eye-liner pour la douzième fois dans le reflet d'un distributeur de savon vide, et vous. Vous, avec votre air supérieur, parce que vous avez « un plan ». Vous n'êtes pas là pour l'usage premier de la céramique. Non, vous êtes là pour le Conseil d'Administration.

Le protocole est immuable. On entre à plusieurs. Pourquoi ? Parce que l'intimité, c'est pour les gens qui ont quelque chose à cacher, alors que vous, vous avez un monde à conquérir. S'enfermer seul dans une cabine de toilettes, c'est un aveu de

faiblesse, c'est admettre qu'on a des fonctions biologiques. S'y mettre à trois, c'est une réunion de brainstorming. C'est de l'optimisation d'espace. C'est la Silicon Valley dans un bocal à cornichons qui sent l'ammoniac.

Une fois la porte (presque) close, le spectacle commence. L'espace est si restreint que vous connaissez désormais l'odeur de l'après-rasage de votre voisin de droite et la marque du mascara de celle de gauche. Vous êtes soudés par le destin et par une flaque suspecte qui stagne sur le carrelage, une substance dont on préfère ignorer la composition chimique pour ne pas risquer une mutation génétique immédiate.

Le mobilier de ce bureau de prestige est minimaliste : une cuvette dont l'abattant a disparu dans les limbes de l'histoire, un rouleau de papier toilette qui ressemble à un parchemin médiéval après une inondation, et le Saint-Graal : le réservoir de la chasse d'eau.

Ah, le réservoir de la chasse d'eau ! Ce plateau de marbre pour les pauvres, ce bureau de direction en plastique jauni. C'est ici que la magie opère. C'est sur cette surface, qui a accueilli plus de germes qu'un laboratoire de virologie de niveau 4, que vous allez déposer votre dignité. Vous observez cette trace blanche avec la dévotion d'un archéologue découvrant les tablettes de la Loi. C'est fascinant de voir comment des gens qui refusent de toucher une barre de métro sans gel hydroalcoolique sont soudainement prêts à coller leur visage à trois centimètres d'une surface où un inconnu a probablement tenté de se laver les pieds – ou pire – cinq minutes plus tôt.

« C'est de la pure, mec. Direct de la source. »

Bien sûr que c'est de la pure. C'est tellement pur que ça a été coupé avec du lactose, de la farine de riz et probablement un peu de plâtre gratté sur le mur du couloir. Mais dans l'obscurité relative de la cabine, sous la lueur blafarde d'un néon qui grésille comme un insecte en agonie, vous êtes des alchimistes. Vous transformez de la poudre de perlimpinpin en confiance en soi absolue.

C'est là que le "Bureau de Prestige" prend tout son sens. Entre deux reniflements qui sonnent comme des appels au secours de votre cloison nasale, vous commencez à refaire le monde. Les idées fusent. C'est l'épiphanie.

— « Non mais imagine, une appli qui livre des avocats déjà écrasés, mais par des influenceurs, tu vois le concept ? »

— « Génial. Et on appelle ça "Guac-Star". On lève trois millions en série A, facile. »

— « On est des génies, les gars. Pourquoi on est dans ces chiottes ? On devrait être à Davos. »

L'odeur d'urine ? Disparue. La promiscuité ? Devenue de la synergie. Vous êtes dans le cockpit d'une fusée en partance pour la gloire. Vous parlez vite, très vite. Vos mots se bousculent, se chevauchent, s'entrechoquent dans ce petit cube de béton. Vous n'écoutez pas ce que disent les autres, vous attendez juste qu'ils reprennent leur souffle pour envoyer votre propre salve de génie frelaté. C'est un dialogue de sourds sous haute pression.

Pendant ce temps, dehors, la plèbe tape à la porte.

« Ho ! Ça accouche ? Y'en a qui ont vraiment envie ! »

Pauvres mortels. Ils ne comprennent pas. Ils croient qu'on occupe les lieux pour des raisons triviales. Ils ne voient pas que derrière cette porte branlante, trois titans de l'industrie 4.0 sont en train de sceller un pacte de sang sur un réservoir de WC.

On sort de là avec le regard fixe et le nez qui coule, avec cette démarche de conquérant qui vient de signer le contrat du siècle. On ignore les regards haineux de ceux qui attendent dans le couloir. On les méprise. Ils ne sont pas dans le cercle. Ils ne savent pas ce que c'est que de diriger une multinationale depuis une cellule de 2 mètres carrés.

Le plus beau, c'est la sortie. On repasse devant le miroir. On se regarde. On a l'air d'un rescapé d'un crash aérien qui aurait essayé de se recoiffer avec un batteur

électrique, mais dans notre tête, on est Brad Pitt à l'apogée de sa carrière. On s'essuie le nez d'un geste vif, une petite trace blanche subsistant sur la manche comme un grade militaire, un insigne de bravoure.

C'est ça, la magie des toilettes publiques : c'est le seul endroit au monde où l'on peut entrer comme un raté avec vingt balles en poche et ressortir en étant convaincu qu'on possède la moitié de la ville. C'est une machine à laver l'ego. On y entre pour se soulager, on en ressort pour dominer.

Bien sûr, le lendemain, la réalité reviendra. Le "Guac-Star" paraîtra soudainement pour ce qu'il est : une idée de merde pondue dans un endroit assorti. Le réservoir de prestige redeviendra un simple morceau de plastique entartré. Et votre nez vous rappellera, par une douleur sourde et quelques croûtes suspectes, que la "pure" était probablement de la levure chimique périmée.

Mais qu'importe. Sur le moment, vous étiez au sommet. Vous étiez les rois de la céramique. Vous aviez transformé la misère physiologique en ambition cosmique. Et c'est peut-être ça, le vrai talent dont on parlait tout à l'heure : cette capacité incroyable à trouver du glamour là où il n'y a que de la faïence ébréchée et des restes de papier toilette humide.

Allez, circulez maintenant. Laissez la place aux suivants. Il y a une file de futurs milliardaires qui attendent leur tour pour aller renifler le réservoir et changer le monde, un mètre carré à la fois. Tais-toi, saigne du nez avec élégance, et surtout, n'oublie pas de ne pas te laver les mains : ça casserait l'ambiance "rebelle de la tech".

# Chapitre 4

## L'Arithmétique du Dealer : Le '0.7' magique

Bienvenue dans la seule dimension de l'univers connu où les lois de la physique d'Isaac Newton se prennent un mur à 180 km/h, sans ceinture de sécurité. Dans le monde merveilleux du commerce de détail nocturne, il existe une anomalie mathématique si puissante qu'elle ferait s'auto-combuser n'importe quel expert-comptable de chez KPMG : le Gramme Relatif.

Ailleurs, dans le monde des gens qui paient des impôts et achètent du quinoa bio, un gramme pèse mille milligrammes. C'est chiant, c'est rigide, c'est arbitraire. Mais dès que vous franchissez le seuil d'une Clio 3 garée en double file avec le moteur tournant, le gramme devient une notion abstraite, une suggestion, un poème lyrique. Il entre dans ce que les spécialistes appellent « la zone de flou artistique du 0.7 ».

Le « 0.7 » n'est pas qu'un chiffre. C'est une institution. C'est la pierre angulaire d'une économie souterraine qui repose sur un pacte de non-agression entre un sociopathe en jogging et un cadre supérieur en pleine décompensation nerveuse. Dans cette transaction, tout le monde sait que le pochon de un gramme pèse en réalité 0,68g (si le dealer est d'humeur philanthrope) ou 0,55g (s'il a un loyer à payer ou une passion pour les paris sportifs). Et pourtant, vous allez dire merci. Vous allez même dire : « Putain, il a l'air bien chargé, merci mon frère. »

Pourquoi ? Parce que la physique quantique nous l'enseigne : l'observateur modifie la réalité. Dans le cas présent, l'observateur, c'est vous, et vous avez tellement besoin de votre dose de confiance en soi chimique que votre cerveau préfère halluciner une masse manquante plutôt que d'admettre que vous venez de payer 80 euros pour trois pincées de levure chimique et un peu de plâtre de chez Leroy Merlin.

Analysons la mécanique de l'arnaque. Tout commence par la « Balance de Précision ». Un objet fascinant, généralement maculé d'une substance collante indéfinie, dont l'écran LCD clignote comme un sapin de Noël sous acide. Le dealer, ce grand ingénieur de la métrologie, pose le pochon sur le plateau. La balance affiche 1.02g. Vous êtes rassuré. Le monde est juste.

Sauf que vous oubliez trois détails cruciaux que le dealer maîtrise mieux que la NASA :

1. Le poids du plastique (0.15g).
2. Le doigt du dealer qui exerce une pression subreptice de 0.20g sur le côté de la balance, une technique apprise dans les meilleures écoles de prestidigitatation de banlieue.
3. L'humidité de l'air, ou le simple fait que la balance a été calibrée sur une planète où la gravité est 30% plus forte que sur Terre.

Mais le plus beau dans l'Arithmétique du Dealer, ce n'est pas le mensonge technique. C'est la complicité psychologique. Si vous achetiez un steak de 500g au supermarché et que vous vous rendiez compte à la maison qu'il n'en pèse que 350g, vous retourneriez au rayon boucherie pour hurler au scandale, invoquer le Code de la Consommation et exiger le licenciement immédiat de tout l'étage.

Ici ? Rien. Vous sortez du véhicule, vous marchez d'un pas rapide, et une fois chez vous, vous sortez votre petite balance de cuisine – celle qui vous sert normalement à peser la farine pour les crêpes du dimanche – et vous constatez le désastre. 0.65g. Pochon inclus.

Et là, au lieu de vous énerver, vous entrez dans une phase de négociation mentale absolument géniale. Vous vous dites : « Oui, mais c'est de la pure. C'est de la "caillasse". Donc 0.6g de pure, ça vaut bien 1.2g de truc coupé à la merde. En fait, je suis gagnant. Je suis un investisseur de génie. »

Félicitations. Vous venez de valider votre Master en Syndrome de Stockholm Appliqué. Vous appelez ça de l'optimisation, alors que c'est juste de la soustraction physique de base. Le dealer, lui, sait parfaitement que vous ne reviendrez jamais vous plaindre. Pourquoi ? Parce qu'on ne porte pas plainte contre un homme qui connaît votre adresse et qui a plus de cicatrices que de diplômes. Le « SAV » du deal de rue se règle généralement à coups de crosse, pas avec un bon d'achat ou un mail d'excuses.

Il y a aussi cette règle tacite de la « Taxe de Risque ». Le dealer vous vend 0.7g au prix de 1g parce qu'il prend des risques pour vous, pauvre petit citadin stressé. Il risque la prison, il risque la garde à vue, il risque de se faire braquer par une équipe concurrente. Et ce risque, il a une masse atomique. Il pèse exactement 0.3g par unité vendue. Vous ne payez pas pour de la poudre, vous payez pour la tranquillité d'esprit de ne pas avoir à aller la chercher vous-même dans un endroit où les gens ne portent pas de chemises en lin. C'est de l'externalisation de danger. Un service premium, en quelque sorte.

Le « 0.7 magique » est l'essence même du capitalisme sauvage débarrassé de ses fioritures juridiques. C'est la preuve que le contrat social est une illusion. Dans l'obscurité de la transaction, le gramme devient liquide. Il s'évapore. C'est la part des anges, mais pour les démons.

Et le pire, c'est la cérémonie du « G de courtoisie ». Parfois, pour les bons clients, ceux qui ne posent pas de questions et qui ont le nez déjà bien rouge, le dealer fait un geste. Il rajoute une petite pincée, un soupçon de poussière à la fin, avec l'air d'un grand seigneur distribuant des terres à ses vassaux.

« Tiens, je t'en mets un peu plus, parce que c'est toi. »

Vous repartez le cœur léger, persuadé d'être le chouchou du cartel, alors que le mec vient juste de passer de 0.62g à 0.65g. Vous avez gagné trois milligrammes de lactose, et vous vous sentez comme le loup de Wall Street après une

fusion-acquisition réussie.

C'est là que réside le véritable talent du dealer : il ne vend pas un produit, il vend l'illusion de l'abondance dans la pénurie. Il vous vend l'idée que vous faites partie d'une élite qui a accès au « bon plan », alors que vous êtes juste le dernier maillon d'une chaîne alimentaire où tout le monde croque un morceau de votre dignité au passage. Chaque main qui touche le produit prélève sa dîme. Le producteur prend sa part, le grossiste prend sa part, le transporteur coupe le produit avec du bicarbonate, le semi-grossiste rajoute du paracétamol, et le petit dealer de quartier termine le travail en inventant un nouveau système métrique.

À la fin de la journée, quand vous étalez votre « gramme » sur l'écran de votre iPhone (votre plateau de service de luxe), la trace ressemble à un chemin de randonnée pour fourmis anémiques. C'est maigre. C'est triste. C'est pathétique. Mais vous allez quand même l'aspirer avec une ferveur religieuse.

Parce que dans ce monde de brutes, la vérité est insupportable. Admettre qu'on s'est fait enfler de 30% sur la marchandise, c'est admettre qu'on est une proie. Alors on choisit de croire au miracle. On choisit de croire que la densité de cette poudre est telle qu'elle défie les lois de la pesée. On choisit de croire au 0.7 magique.

Après tout, la déception est une émotion de pauvre. Et vous, avec votre nez qui coule et votre pochon à moitié vide, vous n'avez jamais eu l'air aussi riche de certitudes stupides. Allez, remballe ta balance, range ton amour-propre dans le même tiroir que tes chaussettes dépareillées, et profite de ton "gramme". C'est peut-être petit, mais au moins, ça ne pèse rien dans la conscience d'un homme qui a déjà accepté de payer pour s'autodétruire.

Le silence est d'or, mais le 0.7 est de platine. Tais-toi, saigne du nez, et n'oublie pas de laisser un avis cinq étoiles dans ta tête à ton bourreau. C'est ça, la magie du commerce moderne.

# Chapitre 5

## La Symphonie Nasale : Le tic du reniflement

Vous êtes un ninja. C'est du moins ce que votre cerveau, baigné dans une solution saline à 30 % de pureté et 70 % de lactose coupé à la levure de bière, tente de vous faire croire. Dans votre tête, vous êtes l'héritier spirituel de Bruce Lee et de Solid Snake. Vous vous déplacez avec la grâce d'une panthère, vous manipulez vos clés avec la précision d'un horloger suisse dans les toilettes d'un bistrot miteux, et surtout, vous êtes persuadé d'une chose : personne ne se doute de rien.

C'est le premier symptôme de la "Symphonie Nasale", ce trouble cognitif fascinant qui vous fait oublier que l'être humain possède des oreilles.

Pendant que vous êtes là, assis à la table dominicale entre votre tante Huguette et votre cousin kiné, vous pensez que votre discrétion est absolue. Vous avez cette technique que vous croyez infaillible : le "reniflement de diversion". Un petit coup de narine sec, bref, presque élégant, suivi d'un frottement d'index sur l'aile du nez. Dans votre esprit, vous venez de passer pour un homme souffrant d'une légère allergie printanière. Dans la réalité, vous venez de produire le son d'une pompe hydraulique en fin de vie tentant d'aspirer du gravier dans un tunnel de métro.

C'est fascinant, cette arrogance acoustique. Le cocaïnomane est le seul animal au monde capable de faire un bruit de turbine de Boeing 747 toutes les quarante secondes en pensant que c'est "subtil". On vous entend arriver avant de vous voir. On pourrait vous suivre à la trace dans une forêt dense, de nuit, uniquement à l'écho de vos muqueuses en détresse. Vous ne reniflez pas, vous pratiquez l'exorcisme inversé : vous essayez de faire rentrer l'âme du produit par les trous de nez, mais tout ce que vous obtenez, c'est le bruit d'un évier qui se débouche.

Et parlons-en, de ce dîner de famille. C'est le terrain de jeu préféré de votre délire de persécution inversé. Le gigot d'agneau est sur la table, le silence se fait pendant que le grand-père découpe la viande, et là, au milieu du recueillement charnel, vous lancez votre meilleur solo de trompette nasale. \*SCHNORRRRRRRRT.\*

Tout le monde s'arrête. La fourchette de l'oncle Bernard reste suspendue en l'air. Un ange passe, et il vient de se prendre une dose de lidocaïne dans l'aile. Mais vous, imperturbable, vous enchaînez avec une petite moue agacée et une phrase d'anthologie : « Ah, ces acariens, c'est terrible cette année... »

Les acariens. Bien sûr. On est en plein mois de décembre, il neige dehors, l'appartement est propre comme une clinique de chirurgie esthétique, mais les acariens ont décidé de monter une opération commando uniquement dans votre narine droite. C'est l'excuse universelle. Le joker. Si ça ne marche pas, vous sortez la variante : « La climatisation, ça m'explode les sinus. » Il n'y a pas de clim ? Pas grave. « Le changement de pression atmosphérique, je suis très sensible. » Vous n'êtes pas un usager de stupéfiants, vous êtes un baromètre humain, c'est tout.

Ce qui est merveilleux avec le tic du reniflement, c'est qu'il est binaire. Il y a le "petit sec", celui du début de soirée, quand vous essayez encore de garder une dignité de façade. C'est un bruit de papier de verre qu'on frotte sur du velours. Et puis il y a le "grand gras", celui de 3 heures du matin, quand vos cloisons nasales ont abdiqué et que vous essayez de récupérer des résidus qui sont probablement déjà logés dans votre lobe frontal. À ce stade, vous ne reniflez plus, vous essayez de réaspirer votre propre cerveau par pur réflexe de survie économique. Parce qu'à 80 balles le gramme (enfin, le 0.7, on se comprend), chaque molécule qui s'échappe est une trahison financière.

Le public, lui, observe le spectacle avec une sorte de fascination morbide. Parce que vous croyez être le seul à connaître le secret, mais en réalité, votre nez est devenu un

panneau publicitaire clignotant. Le tic s'accompagne toujours d'une chorégraphie faciale précise : le sourcil qui se lève, la mâchoire qui se décale d'un millimètre vers la gauche (le fameux "masticage de l'invisible"), et ce regard brillant, beaucoup trop intense, comme si vous étiez en train de résoudre des équations différentielles alors que vous vous demandez juste si vous avez encore assez de batterie sur votre téléphone pour appeler "le contact" à minuit.

Vous êtes là, à table, et vous parlez. Vous parlez beaucoup. Vous parlez trop. Vous expliquez à votre grand-mère les subtilités de la blockchain ou pourquoi, selon vous, le cinéma coréen est la seule réponse viable à l'hégémonie culturelle américaine. Et toutes les deux phrases, vous ponctuez votre démonstration d'un \*SNIFF\* magistral. C'est votre virgule. Votre point d'exclamation. C'est le rythme de votre pensée, une percussion organique qui transforme votre monologue en une transe chamanique insupportable pour l'auditoire.

« Non mais tu vois... \*SNIFF\*... l'important c'est la structure... \*SNIFF\*... si tu n'as pas de structure, t'as rien... \*SNIFF\*... maman, tu me passes le sel ?  
\*SNIFF-SNIFF-SCHNORRT\*. »

Votre mère vous regarde avec cette pitié silencieuse que l'on réserve aux chiens qui essaient de mordre des bulles de savon. Elle sait. Tout le monde sait. Même le chien sait, et il vous regarde d'un air de dire : « Frère, même moi quand je renifle un cul, je fais moins de boucan. »

Mais le génie du renifleur, c'est sa capacité de déni. Si quelqu'un ose vous demander : « Ça va ? Tu as un rhume ? », vous vous offusquez immédiatement. Vous prenez cet air de supériorité blessée. « Un rhume ? Moi ? Jamais. C'est juste... une irritation. J'ai dû manger quelque chose de trop épicé. » Oui, bien sûr. Le fameux poivre de Cayenne qui se sniffe en ligne sur le réservoir des toilettes. On connaît tous cette recette de grand-mère.

Le pire, c'est quand vous essayez de "moucher" l'évidence. Vous sortez un mouchoir, vous soufflez dedans avec la puissance d'un ouragan de catégorie 5, et vous inspectez le résultat avec une curiosité quasi-scientifique. Vous espérez y trouver une preuve de votre innocence. « Regarde, c'est tout blanc, c'est bien une allergie ! » Non, champion. C'est juste le talc de ta marchandise qui demande grâce.

Au fond, le tic du reniflement est une métaphore de votre vie : vous passez votre temps à essayer de ramener à l'intérieur quelque chose qui ne demande qu'à sortir. C'est une lutte perpétuelle contre la gravité et la biologie. C'est le bruit de votre dignité qui essaie de remonter la pente, mais qui finit toujours par redescendre dans l'arrière-gorge avec ce goût de kérosène et de déception amère.

Et le plus drôle dans tout ça ? C'est que vous êtes convaincu que si vous reniflez assez fort, vous redeviendrez sobre. C'est le "reset" nasal. Une bonne aspiration, et paf, les idées sont claires, le regard est droit, on peut reprendre la conversation sur la géopolitique du Moyen-Orient. C'est l'équivalent de redémarrer un ordinateur en lui foutant un coup de marteau sur le disque dur. Ça ne marche jamais, mais le bruit fait croire qu'il se passe quelque chose.

Alors continuez, cher virtuose de la narine. Continuez à jouer votre symphonie de poche en plein repas de Noël. Offrez-nous ce concerto pour sinus et argenterie. Ne changez rien. Restez persuadé que vous êtes invisible, que votre tic est un secret d'État et que vos bruits de succion sont aussi légers qu'un battement d'ailes de papillon.

Après tout, dans un monde où tout est faux, votre reniflement est la seule chose authentique chez vous. C'est le signal GPS de votre naufrage social. On ne vous en veut pas, on attend juste le moment où vous allez aspirer tellement fort que vos oreilles vont se toucher à l'intérieur de votre crâne. Ce sera le bouquet final de votre performance.

D'ici là, reprenez donc un peu de rôti. Et n'oubliez pas de renifler entre la poire et le fromage. C'est là que l'acoustique de la salle est la meilleure. C'est ça, l'élégance. C'est ça, la discrétion. C'est ça, être un ninja avec un aspirateur Dyson greffé au milieu de la figure.

Tais-toi, saigne du nez, et surtout, aspire. On n'voudrait pas que tu perdes une miette de ton mensonge. *\_Schmouck\_*. À tes souhaits.

# Chapitre 6

## Le Billet de 5€ : L'autoroute à microbes

Regardez-vous. Non, vraiment, prenez deux secondes pour admirer le chef-d'œuvre de dissonance cognitive que vous êtes devenu. Vous êtes là, à frictionner vos mains avec du gel hydroalcoolique toutes les dix minutes comme si vous étiez sur le point d'opérer un cœur ouvert dans une décharge publique. Vous utilisez votre coude pour enfoncer le bouton de l'ascenseur parce que, « on ne sait jamais qui a touché ça ». Vous lavez vos pommes à l'eau de Javel diluée. Vous changez de masque plus souvent que de sous-vêtements. Vous êtes le gardien du temple de la pureté, le chevalier blanc de l'asepsie, le paranoïaque de la molécule de poussière.

Et pourtant, là, tout de suite, vous venez de sortir de votre poche un billet de cinq euros.

Pas un billet de cinquante, non. Le cinquante, c'est le bourgeois, il circule dans les portefeuilles en cuir de veau, il se prélassé dans les coffres-forts, il ne sort que pour les grandes occasions. Le billet de cinq euros, lui, c'est le mercenaire. C'est le routard de la zone euro. C'est l'objet qui a plus vu de misère humaine qu'un prêtre en fin de carrière dans un quartier mal famé. Et qu'est-ce que vous faites avec ce condensé de fin du monde ? Vous le roulez avec la précision d'un horloger suisse pour l'insérer délicatement dans votre narine, cette muqueuse si fragile, si poreuse, si... accueillante.

Bienvenue sur l'autoroute à microbes. Attachez votre ceinture, le voyage va être sale.

Parlons un peu du pedigree de ce morceau de papier-fibre. Avant d'atterrir dans votre main moite de maniaque, ce billet a vécu mille vies, et aucune n'est recommandable. Il a commencé sa carrière dans le sac à main d'une grand-mère qui l'a utilisé pour

payer ses poireaux après avoir éternué copieusement dans ses paumes. Puis, il est passé par la caisse d'une épicerie de nuit où il a mariné dans un tiroir-caisse avec des pièces rouges qui sentent le cuivre et le désespoir. Il a ensuite été glissé dans la poche arrière d'un Jean-Michel en plein marathon de sudation dans un bus sans clim, avant de servir de pourboire dans un club de strip-tease où l'hygiène est un concept abstrait, coincé entre une fesse siliconée et une barre de pole-dance désinfectée à la tequila.

Ce billet, c'est un passeport pour l'enfer microbiologique. Les scientifiques — ces gens qui s'ennuient et qui adorent nous gâcher la vie avec des faits — ont analysé ces billets. Sur votre petit tube de cinq euros, on trouve en moyenne trois mille types de bactéries différentes. C'est une arche de Noé miniature, sauf que Noé a décidé de ne sauver que les espèces capables de vous filer une méningite ou une bonne vieille chiasse carabinée. On y trouve des traces d'E. coli (oui, du caca, appelons les choses par leur nom), des staphylocoques dorés, des résidus de salive de Bulldog, et environ 0,02 mg de sueur de banquier en burn-out.

Et vous, le roi du savon de Marseille, vous vous injectez cet écosystème directement dans le cerveau via le tunnel sous la Manche de votre sinus. C'est fascinant. C'est comme si vous refusiez de manger un sandwich tombé par terre, mais que vous acceptiez de lécher la barre de maintien de la ligne 13 du métro parisien juste parce qu'elle est en forme de paille.

L'ironie est si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau de cuisine — celui que vous avez bien sûr stérilisé à la vapeur avant usage. Vous avez peur du gluten, vous demandez si le lait dans votre latte est bien issu d'une vache qui a reçu des massages shiatsu, mais vous insérez une arme biologique de catégorie 4 dans votre orifice nasal. Vous êtes en train de sniffer l'histoire de l'Europe. Ce petit goût métallique que vous sentez au fond de la gorge ? Ce n'est pas le produit. C'est l'accumulation de quinze ans de commerce transfrontalier, de sueur de commerçants véreux et de restes de kebab de 2014.

Imaginez la scène au microscope. C'est la guerre de Sécession dans votre pif. Les microbes locaux, ceux de votre flore nasale, sont tranquillement en train de trier le mucus quand soudain, le billet débarque. C'est l'invasion barbare. Les bactéries de la poche de Jean-Michel rencontrent celles du sac à main de la mémé, et elles décident de faire une partouze géante sur vos parois irritées. « Oh, regardez, une muqueuse toute neuve et bien irriguée ! » s'écrie le staphylocoque. « Installez le campement, les gars, on va transformer ce nez en boîte de nuit ! »

Et vous restez là, à vous essuyer le nez avec un mouchoir en soie bio, parce que « la peau de mon visage est très réactive, je ne supporte pas le papier premier prix ». Mais le papier de cinq euros, ça, ça passe crème. C'est rugueux, c'est sale, c'est recouvert d'un vernis protecteur qui a probablement été interdit par la convention de Genève, mais c'est votre outil de travail.

Il y a une forme de poésie dans votre déchéance. Vous êtes l'élite de la paranoïa sanitaire, le summum de l'évolution humaine capable de détecter une bactérie à dix mètres, mais vous tombez face à un bout de papier gris-bleu de 120 millimètres de long. C'est le talon d'Achille de la propreté.

Si au moins vous utilisiez un billet de cent euros, on pourrait y voir une certaine logique. Une sorte de « sélection naturelle par le portefeuille ». Les microbes seraient peut-être plus distingués. Ils porteraient des monocles et discuteraient de placements boursiers avant de vous dévaster les sinus. Mais le billet de cinq euros... C'est le transport en commun du germe. C'est le bus Macron de la maladie. C'est l'objet le plus démocratique de la zone euro : tout le monde l'a touché, tout le monde l'a méprisé, et tout le monde a laissé un petit souvenir dessus.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez cette petite brûlure, ce picotement qui annonce que votre système immunitaire vient de lever le drapeau blanc face à l'invasion bactérienne, ne blâmez pas la qualité de ce que vous venez d'aspirer. Ne blâmez pas l'humidité de l'air ou votre allergie imaginaire au pollen de bouleau.

Blâmez ce billet. Ce petit bout de papier qui a voyagé de Dortmund à Palerme, qui a servi à acheter des clopes, du pain, des capotes de station-service et des tours de manège, et qui finit sa course dans votre corps de maniaque.

Vous vouliez être pur ? Vous vouliez être propre ? Raté. Vous êtes officiellement devenu le dépotoir de l'Union Européenne. Votre nez est un centre de tri sélectif pour déchets biologiques non identifiés. Mais bon, ne vous inquiétez pas : après avoir rangé votre billet dans votre portefeuille, n'oubliez pas de bien vous désinfecter les mains. On n'voudrait pas que vous attrapiez un rhume en touchant votre poignée de porte, ce serait vraiment dommage de gâcher une si belle performance.

Allez, renifle encore un coup. C'est le goût de la monnaie unique. Ça pique, hein ? C'est l'inflation qui rentre. *\_Schmouck\_*. Santé.

# Chapitre 7

## Le Grand Complot des Rideaux

Félicitations. Vous y êtes. Vous venez de franchir le mur du son de la sociabilité pour entrer dans la zone de turbulences que les manuels de psychiatrie appellent pudiquement « phase de vigilance accrue » et que j'appelle, plus affectueusement, le stade du « Rat de Bibliothèque Paranoïaque ».

On ne va pas se mentir : votre cerveau, actuellement, ressemble à un standard téléphonique des années 50 opéré par des singes sous caféine. Chaque neurone hurle une information contradictoire, mais une seule certitude émerge de ce chaos synaptique : le monde extérieur est devenu un vaste escape-game dont vous n'avez pas les clés, et chaque passant est un figurant payé par une agence gouvernementale à trois lettres pour noter l'heure exacte à laquelle vous avez fini votre dernier paquet de chips.

Éteignez cette lumière. Tout de suite. Vous savez bien que les photons sont les premiers indicateurs de présence pour les drones thermiques. Voilà, restez dans la pénombre. C'est mieux. Plus intime. Juste vous, l'odeur de votre propre sueur froide, et ce rideau. Ce magnifique morceau de polyester beige qui est devenu, en l'espace de vingt minutes, la seule frontière entre votre liberté précaire et Guantánamo.

Regardez-vous. Vous avez adopté cette posture de yoga post-apocalyptique : un genou sur le canapé, le buste en torsion à 45 degrés, l'index droit qui écarte délicatement deux lamelles du store vénitien. Vous êtes devenu l'expert mondial de l'interstice. Si l'on vous voyait de l'extérieur, on croirait à une performance d'art contemporain intitulée « L'Homme-Persienne ». Mais vous, vous savez. Vous ne regardez pas la rue, vous la scannez. Vous êtes un radar humain, une antenne

parabolique de la méfiance.

Et là, le voilà. Le suspect numéro un.

Un livreur Deliveroo. En apparence.

Il est arrêté au coin de la rue sur son vélo électrique, consultant son téléphone. Pour le commun des mortels, c'est un pauvre étudiant qui cherche l'entrée du bâtiment B pour livrer un Poke Bowl tiède à une influenceuse en pyjama. Mais pour vous ? Oh, vous n'êtes pas dupe. Vous êtes bien trop intelligent pour ça. Vous avez remarqué le logo sur son sac à dos isotherme. Ce bleu turquoise... c'est exactement la même nuance que le fond d'écran du site officiel de la CIA. Coïncidence ? Si vous croyez aux coïncidences à ce stade de la soirée, c'est que vous n'avez pas encore sniffé assez de résidus de billets de cinq euros.

Regardez comment il manipule son smartphone. On dirait qu'il tape un code secret, n'est-ce pas ? Il n'est pas en train de valider une commande de nems. Il transmet vos coordonnées GPS au satellite de surveillance \*Orion-4\*. Il vérifie si votre rythme cardiaque — qui, rappelons-le, bat actuellement la mesure d'un morceau de hardstyle à 180 BPM — est compatible avec une intervention tactique.

« Pourquoi moi ? » vous demandez-vous avec une pointe de fierté masochiste. Parce que vous détenez la vérité, pardi. La vérité sur quoi ? Peu importe. Vous la détenez. C'est le propre de cet état : on est absolument convaincu d'être le centre de gravité d'un complot planétaire, tout en étant incapable de se souvenir de l'endroit où on a posé son briquet il y a trente secondes.

Et ce n'est pas fini. Le livreur repart, mais une voiture grise — une Renault Clio, le véhicule de camouflage par excellence, celui que l'on ne remarque jamais — vient de se garer en double file. Deux minutes. Elle est restée deux minutes. Pourquoi deux minutes ? C'est le temps nécessaire pour calibrer un micro laser sur vos vitres. Vous

l'avez lu sur un forum, ou peut-être l'avez-vous inventé, ce qui revient exactement au même puisque votre imagination dispose désormais d'un budget d'effets spéciaux illimité.

Dites-moi, est-ce que vous avez remarqué la voisine d'en face ? Mme Michu. Elle secoue son tapis. À 23h42. Vous trouvez ça normal, vous, de secouer un tapis à une heure pareille ? Bien sûr que non. Ce tapis est un émetteur. La poussière qui s'en échappe ? Des nanorobots. Chaque particule qui flotte dans le faisceau du lampadaire est une caméra espionne microscopique chargée d'analyser la dilatation de vos pupilles à travers la fente de votre volet.

C'est là que le « Grand Complot des Rideaux » atteint son apogée académique. C'est une étude de cas fascinante sur la géométrie variable de la peur. Vous êtes coincé dans un paradoxe spatial : vous avez un besoin viscéral de voir ce qui se passe dehors pour vous rassurer, mais chaque seconde passée à regarder dehors confirme que le danger est partout.

Alors, vous développez des techniques. La technique de l'œil de Sauron : un seul œil collé à la vitre, l'autre fermé pour économiser de l'énergie cérébrale. La technique du périscope : utiliser le reflet de l'écran de votre téléviseur éteint pour surveiller la rue sans approcher de la fenêtre. Vous êtes devenu une version de James Bond sous Xanax, sans le costume, sans les gadgets, et avec une hygiène dentaire qui commence sérieusement à battre de l'aile.

Et si on parlait de ce bruit dans la cage d'escalier ?

\*Chut.\*

Écoutez. Ce n'est pas un voisin qui rentre de soirée. C'est trop régulier. Trop lourd. Ce sont des bottes de combat. Des semelles Vibram. Ils sont dans l'immeuble. Ils montent. Ils ne vont pas frapper, ils vont utiliser un bélier hydraulique. Vous

envisagez soudainement de manger votre sachet de preuves — ou ce qu'il en reste — pour ne rien laisser aux enquêteurs. Vous avez même pensé à jeter votre ordinateur par la fenêtre, avant de vous rappeler que vous n'avez téléchargé rien de plus illégal qu'une version piratée de WinRAR en 2012.

Mais la paranoïa est une maîtresse exigeante. Elle ne se contente pas de faits. Elle veut du spectaculaire. Elle veut que ce livreur Deliveroo soit en réalité le directeur adjoint des opérations clandestines de Langley, venu personnellement s'assurer que vous n'allez pas révéler au monde que le prix du kebab a augmenté de cinquante centimes à cause d'un accord secret entre les Illuminati et la Fédération Française de la Sauce Blanche.

Regardez-vous dans le miroir. Enfin, non, ne faites pas ça. Le miroir est un traître. Il vous renverrait l'image d'un type avec les cheveux en bataille, une trace de poudre blanche sur la narine gauche et l'expression faciale d'un suricate ayant abusé de boissons énergisantes. Ce n'est pas vous. C'est un clone. Un infiltré.

Vous retournez à votre poste d'observation. Le livreur est revenu. Il fait un demi-tour. \*« Je le savais ! »\* hurlez-vous intérieurement. \*« Il patrouille ! Il boucle le périmètre ! »\*

En réalité, le pauvre gamin a juste oublié de donner les serviettes en papier au client du numéro 14. Mais pour vous, c'est la preuve irréfutable de l'encerclement. Vous commencez à échafauder des plans de fuite par les toits, alors que vous avez le vertige dès que vous montez sur un escabeau pour changer une ampoule.

C'est ici que l'humour acide de votre situation devient une potion corrosive. Vous êtes l'élite de la nation, n'est-ce pas ? Un esprit libre, un rebelle qui refuse le système. Et pourtant, vous voilà, réduit à l'état de proie, terrifié par un sac isotherme et une vieille dame qui nettoie son tapis. Vous avez payé cher pour cette expérience. Vous avez payé pour transformer votre appartement en bunker et votre esprit en asile de fous de

haute sécurité.

Le plus drôle ? C'est que si la CIA voulait vraiment vous choper, elle n'enverrait pas un mec à vélo avec un sweat-shirt à capuche. Elle attendrait simplement que vous postiez une story Instagram de votre plateau de ligne avec la géolocalisation activée, ce que vous ferez probablement dans trente minutes, une fois que la paranoïa aura laissé place à cette phase de mégalomanie tout aussi pathétique où vous vous sentirez l'âme d'un génie incompris.

Mais pour l'instant, restez là. Gardez le doigt sur ce rideau. C'est votre seule mission. Protégez le monde du livreur de pizzas. Soyez le rempart dont personne n'a besoin. Et surtout, n'oubliez pas : si vous entendez un oiseau chanter, c'est probablement un micro directionnel déguisé en mésange.

\_Schmouck.\_

C'était quoi, ce bruit ? Le frigo ? Ou un signal de déclenchement ?

Dans le doute, ne respirez plus. On ne sait jamais. Ils peuvent capter le CO2.

# Chapitre 8

## Meilleurs potes pour la vie (jusqu'à 7h du mat')

Regarde-le. Non, pas avec tes yeux de tous les jours, ceux qui servent à éviter les crottes de chien sur le trottoir ou à vérifier si ton patron a remarqué que tu matais des vidéos de capybaras en réunion. Regarde-le avec tes yeux de maintenant : deux billes de billard noir intense, dilatées jusqu'à l'absurde, prêtes à absorber toute la lumière de l'univers et, accessoirement, les mensonges les plus flagrants de la création.

Ce type s'appelle probablement Sylvain. Ou Loïc. Ou peut-être qu'il ne s'appelle rien du tout, qu'il est juste une projection astrale née de la combustion de tes derniers neurones et d'une ligne de poudre coupée au bicarbonate de soude et à l'espoir. Mais là, à 4h12 du matin, dans cette cuisine éclairée par un néon qui grésille comme un condamné à mort, Sylvain est l'être le plus exceptionnel que tu aies jamais rencontré.

Tu viens de lui confier que tu avais pleuré devant une publicité pour de la litière pour chat en 2014, et il a hoché la tête avec une solennité que même un moine tibétain n'oserait pas feindre. Il t'a répondu : « Je comprends, frère. C'est la sensibilité des vrais. » Et là, c'est le déclic. Le coup de foudre platonique. L'orgasme cérébral. Tu réalises que tes potes d'enfance, ceux qui t'ont soutenu pendant ton divorce ou qui ont porté ton canapé au quatrième étage sans ascenseur, ne sont en fait que des figurants sans âme. Sylvain, lui, il *\*sait\**.

Bienvenue dans la phase de « l'Amour Universel par Liaison Chimique ». C'est ce moment merveilleux où la barrière sociale s'effondre pour laisser place à une fraternité absolue, scellée sur le coin d'une table basse poisseuse jonchée de cadavres de canettes et de cendriers qui débordent comme des mini-Vésuve en éruption.

Vous en êtes à l'étape des projets. C'est inévitable. À 4h30, vous ne vous contentez plus d'être potes : vous allez devenir partenaires d'affaires.

« On devrait monter un food-truck, mais genre, que des céréales du monde entier, tu vois ? »

« Putain, Sylvain, t'es un génie. Et on l'appellerait "Cereal Killer". »

« Oh le con ! C'est brillant ! On va être riches, mec. Je m'occupe de la logistique, toi tu gères le marketing. »

Spoiler : Sylvain ne sait même pas gérer son propre abonnement Netflix et toi, ta seule notion de marketing consiste à avoir posté une photo de tes pieds sur une plage de La Baule avec le hashtag blessed. Mais peu importe. À cet instant précis, vous êtes Mark Zuckerberg et Elon Musk, mais avec plus de sueur et moins de perruques.

C'est fascinant, cette capacité qu'a le cerveau humain à réécrire l'histoire de la fidélité en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « tachycardie ». Tu lui jures que s'il a un problème, n'importe quand, il peut t'appeler. Tu lui donnes ton numéro de téléphone, ton adresse, le code de ton immeuble, et presque ton groupe sanguin. Tu pourrais lui confier les clés de ton appartement et l'éducation de tes futurs enfants. Tu l'aimes d'un amour pur, dénué de tout jugement, principalement parce que ton centre de jugement est actuellement en train de fondre sous l'effet de la dopamine.

L'amitié de fin de soirée, c'est le syndrome de Stockholm appliqué à la fête. Vous êtes les otages du même canapé, les prisonniers du même plateau de ligne, et vous développez une empathie délirante pour votre ravisseur : la défonce.

Mais attention, car le chronomètre tourne. Le grand ennemi de l'amitié éternelle n'est pas la trahison, ni l'argent, ni une sombre histoire d'ex partagée. C'est le soleil.

Le soleil, c'est la police scientifique de la réalité. Vers 6h15, les premières lueurs de l'aube commencent à filtrer à travers les persiennes que tu n'as pas réussi à fermer complètement parce que tes mains tremblaient comme si tu essayais de désamorcer une bombe atomique avec des baguettes chinoises.

La lumière change. Elle devient froide. Clinique. Et soudain, Sylvain change aussi. Ce « génie incompris », ce « frère d'armes », commence à ressembler furieusement à un raton laveur qui aurait passé trois jours dans un sèche-linge. Tu remarques qu'il a une tache de sauce samouraï sur son t-shirt « Pink Floyd » et qu'il répète la même phrase depuis quarante minutes : « Non mais l'important, c'est l'énergie, tu captes ? ».

Non, tu ne captes plus, Sylvain. L'énergie est partie. Elle a été remplacée par une sensation de bouche pâteuse qui donne l'impression d'avoir mastiqué un tapis de yoga usagé.

C'est l'heure de la « Descente des Masques ».

Le silence s'installe. Ce n'est plus le silence confortable des âmes sœurs, c'est le silence lourd de deux types qui réalisent qu'ils n'ont absolument rien en commun à part une vasoconstriction sévère. Tu regardes ton téléphone. Tu as envoyé sept messages vocaux à ton ex pour lui expliquer le concept du food-truck de céréales. Tu as envie de mourir. Sylvain, lui, cherche ses clés depuis dix minutes alors qu'il les a dans la main.

« Bon, on se capte vite, hein ? » lance-t-il avec un reste de conviction qui s'effrite comme une vieille croûte.

« Carrément. On s'appelle pour le business plan lundi. »

« Lundi, ouais. Grave. »

Tu sais qu'il ne t'appellera jamais. Il sait que tu ne répondrais pas. D'ailleurs, tu vas l'enregistrer dans tes contacts sous le nom de « Sylvain Soirée Drogue Ne Pas Répondre » avant de supprimer le numéro deux jours plus tard dans un accès de honte puritaine.

C'est le destin tragique des Meilleurs Potes pour la Vie (version limitée 7h du mat'). Ces amitiés sont des étoiles filantes : elles brillent très fort, elles brûlent les yeux, et

elles finissent par s'écraser dans un champ de débris mentaux. C'est un contrat social à durée déterminée, une parodie d'intimité où l'on se déshabille psychologiquement devant un parfait inconnu parce qu'on a trop peur de se retrouver seul face au bruit de son propre cœur qui bat trop vite.

Le pire ? C'est que si tu recroises Sylvain dans la rue, trois semaines plus tard, en plein jour, vous allez tous les deux accélérer le pas. Vous allez fixer vos chaussures avec une intensité folle. Pourquoi ? Parce que Sylvain est le témoin de ton naufrage. Il est celui qui t'a vu mimer la structure moléculaire de l'ADN avec des bretzels. Il est le gardien de tes secrets les plus pathétiques. Le voir, c'est se rappeler qu'on a été ce type-là. Ce type qui pensait que « Cereal Killer » était le nom du siècle.

Mais ne sois pas triste. C'est le cycle de la vie nocturne. Pour chaque Sylvain qui disparaît dans les brumes du matin, il y aura un nouveau "Frère pour Toujours" qui t'attendra dans une autre cuisine, dans une autre fête, prêt à écouter ton analyse sociologique sur pourquoi les Schtroumpfs sont en fait une métaphore du communisme agraire.

Pour l'instant, va te coucher. Ferme les rideaux. Si tu vois un oiseau, ne lui parle pas de ton projet de food-truck. Il bosse pour le fisc. Et surtout, si ton téléphone vibre et que c'est Sylvain, ne réponds pas. C'est soit un bug dans la matrice, soit il a vraiment trouvé un fournisseur de Froot Loops en gros, et honnêtement, tu n'as pas la force de gérer une startup aujourd'hui.

Dors. Ton prochain meilleur ami éternel est prévu pour samedi prochain, vers 3h du matin. D'ici là, essaie de retrouver ton amour-propre. Il doit être quelque part sous le canapé, juste à côté du briquet que Sylvain t'a sûrement chouravé avant de partir.

\_Schmouck.\_

# Chapitre 9

## Le Régime 'Poussière et Tabac'

Félicitations. Tu viens de franchir le seuil de la phase trois de l'existence post-festive : le stade où ton corps ne réclame plus des nutriments, mais une exhumation. Oublie les conseils de ta tante naturopathe qui jure par le jus de bouleau pressé à froid. Oublie la pyramide alimentaire de l'OMS qui place les féculents à la base et les graisses au sommet. Dans ton état, la pyramide ressemble plutôt à un tas de gravats fumants sur lequel trône un unique mégot de Lucky Strike écrasé dans un fond de café froid. Bienvenue dans le régime « Poussière et Tabac », le seul programme nutritionnel validé par les types qui dorment dans des cages d'escalier et les poètes maudits du XIXe siècle.

Le premier symptôme, c'est la désertification buccale. À ce stade, ta langue n'est plus un organe gustatif, c'est un échantillon de moquette de bureau des années 80 oublié dans un hangar industriel. Ta salive a été remplacée par un mélange de plâtre sec et de regrets de la veille. Si tu essayais de lécher un timbre, c'est le timbre qui absorberait le peu d'humidité restant dans ton ADN. Boire de l'eau ? C'est une option, bien sûr. Mais l'eau est trop... *\*vivante\**. Elle glisse sur ta gorge comme un rappel cruel que la vie est faite de pureté et de transparence, alors que tu inspires actuellement à la texture d'un vieux sac d'aspirateur.

C'est là que le tabac entre en scène. Dans le régime Poussière et Tabac, la cigarette n'est pas un plaisir, c'est une béquille calorique. C'est ton petit-déjeuner, ton déjeuner et ton goûter. À 14h, alors que le monde civilisé se demande s'il va prendre un supplément quinoa ou une salade César, tu es penché sur ton cendrier, tel un archéologue de la déchéance, à la recherche d'un "culot" qui aurait encore assez de longueur pour ne pas te brûler les cils. On appelle ça le « Gastronomisme de survie ».

La fumée remplace le pain. Le goudron remplace le beurre. La nicotine, elle, joue le rôle du coach de vie qui te hurle dessus pour que ton cœur continue de battre, même s'il a clairement exprimé son souhait de démissionner il y a trois heures.

Parlons-en, de la faim. Ce n'est pas une sensation d'estomac vide. C'est une sensation de vide intersidéral. Ton estomac est devenu un trou noir narcissique qui dévore ta propre dignité. Pourtant, l'idée même de mâcher un aliment solide te semble aussi complexe que de résoudre une équation du second degré en faisant du saut à l'élastique. Mâcher ? Avec quelle force ? Tes mâchoires sont verrouillées par le souvenir de ton analyse sur les Schtroumpfs communistes de la veille. Tes dents se sentent comme des invités non désirés dans ta propre bouche. Tu regardes une pomme avec le dégoût qu'on réserverait à un pneu usagé. La pomme est trop croquante. Trop agressive. Trop... pleine de vitamines. Et les vitamines, à ce stade, c'est une insulte à ton intégrité de loque humaine.

C'est alors que tu ouvres le frigo. C'est un moment de pur cinéma d'horreur. La lumière crue du réfrigérateur t'agresse la rétine, révélant un paysage de désolation arctique. Il n'y a rien, à part un pot de moutarde ouvert depuis le quinquennat précédent, une moitié de citron qui a muté en une forme de vie fongique consciente, et un reste de plat à emporter dont l'odeur pourrait être classée comme arme chimique par la Convention de Genève.

Normalement, un être humain sain commanderait une pizza. Mais toi, tu es dans la phase "Poussière". Tu ne veux pas de gras. Tu veux de la texture sèche. Tu te surprends à envisager de manger les biscottes oubliées au fond du placard, celles qui sont si vieilles qu'elles ont retrouvé la consistance du bois de cagette. Tu en croques une. Le bruit de la biscotte qui explose dans ton crâne résonne comme un coup de fusil dans une cathédrale vide. Chaque miette est une agression. Chaque fragment de blé rassis vient se loger dans les replis de ta gorge déshydratée, créant une sorte de béton armé interne. Tu réalises alors que la seule façon de faire passer cette nourriture solide est de la noyer dans un autre café noir, le dixième de la journée, celui qui fait

trembler tes mains d'une manière que les neurologues appellent "le vibrato du condamné".

Le régime "Poussière et Tabac" a une fonction sociale cachée : il t'isole. Tu ne peux pas aller dîner avec des gens normaux. Ils mangent des pâtes al dente. Ils boivent du vin qui a du goût. Ils parlent de leurs projets immobiliers. Toi, tu es là, une tasse de café vide dans une main, une cigarette dont la cendre menace de tomber sur ton jean dans l'autre, et tu les regardes comme un extraterrestre regarde une colonie de fourmis. Tu n'appartiens plus au monde de la mastication. Tu es un pur esprit de fumée et de débris. Tu es une entité qui se nourrit de particules fines et de l'air vicié de ton appartement non ventilé.

Et ne parlons pas du "Dîner de Gala" de ce régime : le chewing-gum à la menthe forte. C'est l'ultime trompe-l'œil. Tu mâches cette gomme avec une frénésie désespérée, espérant que le goût de la menthe artificielle pourra masquer le fait que ton œsophage ressemble à une route départementale après une canicule de trois mois. C'est le dessert de la défaite. C'est la cerise sur le gâteau de la tristesse.

Si on analysait ton sang à cet instant précis, on ne trouverait pas de globules rouges. On trouverait de la suie, de la caféine pure et peut-être quelques molécules de ce kebab que tu as partagé avec Sylvain à 4h du matin, mais dont ton corps a décidé de nier l'existence par pur réflexe de survie psychologique. Ton métabolisme ne brûle plus des calories, il consume tes souvenirs. Chaque bouffée de tabac brûle un morceau de ta soirée. La première taffe élimine le souvenir de ta danse ridicule sur du Taylor Swift. La deuxième efface le moment où tu as essayé d'expliquer au videur que tu étais "fondamentalement un être de lumière".

C'est un régime purificateur, en un sens. Un jeûne forcé par l'incapacité motrice. Les gourous de la Silicon Valley paieraient des milliers de dollars pour cette "détox" radicale qu'ils appelleraient le \*Dopamine Fasting\*. Toi, tu appelles ça "avoir la flemme de descendre acheter des œufs". Mais le résultat est le même : une clarté

mentale terrifiante née de l'hypoglycémie et de l'abus de nicotine. Tu vois le monde tel qu'il est : un endroit vaste, bruyant, et beaucoup trop riche en fibres.

Vers 19h, le régime atteint son apogée. Tu n'as toujours pas mangé. Tu as fumé l'équivalent d'un petit bosquet de tabac. Ta peau a pris une teinte grisâtre qui rappelle les plus beaux jours de l'architecture soviétique. Tu te sens léger, presque éthéré. C'est la sensation de ton corps qui commence à s'auto-digérer, commençant probablement par les zones inutiles comme ton amour-propre ou ta capacité à ressentir de la joie sans stimulants chimiques.

C'est là que le miracle se produit. Tu trouves, au fond d'une poche de veste, un paquet de chips entamé. Elles sont molles. Elles ont perdu leur croquant, leur sel, leur âme. Elles ont le goût de l'ennui et de l'huile rance. Mais pour toi, dans ton état de dénuement nutritionnel absolu, c'est un festin digne des noces de Cana. Tu manges ces chips molles une par une, avec une lenteur rituelle. C'est la fin du régime. Le passage de la Poussière à la Matière.

Tu sais que demain, tu devras peut-être manger un légume. Tu devras peut-être même acheter du pain frais. Mais pour l'instant, savoure cette dernière cigarette. Sens la fumée remplir tes poumons et le vide remplir ton existence. Car au fond, le régime Poussière et Tabac est la seule chose qui te rappelle que tu es encore en vie. Si tu avais faim, tu serais un humain normal. Mais puisque tu n'as besoin que de goudron et de silence, tu es quelque chose de bien plus rare : tu es un survivant du samedi soir.

Et maintenant, essaie de ne pas t'étouffer en buvant ton verre d'eau. Ton corps n'est plus habitué aux liquides qui ne sont pas corrosifs. Allez, respire. La poussière finira par retomber. Et Sylvain, lui, est probablement déjà en train de manger un brunch avec des avocats écrasés, le traître. Toi, tu as la classe. Tu as la ligne. Tu as surtout une haleine qui pourrait déclencher une alerte incendie à trois kilomètres, mais c'est le prix de l'élégance tragique.

# Chapitre 10

## La Descente : Atterrissage sur du gravier

Il est 16h34. C'est l'heure exacte où le cerveau humain, après avoir épuisé ses réserves de sérotonine, de dopamine et de dignité, décide de passer en mode « autopsie à vif ». On appelle cela la descente, mais le terme est trop doux. Une descente suggère une pente, un glissement, peut-être même un parachute. Ici, il n'y a rien de tout cela. Tu viens de percuter le réel à Mach 2, et le réel, c'est du gravier chauffé à blanc.

Tu es allongé sur ton canapé, une structure moléculaire complexe composée à 40 % de miettes de chips et à 60 % de regrets. Tes paupières pèsent le poids d'une encyclopédie en vingt volumes et chaque battement de ton cœur résonne dans tes tempes comme un ouvrier du BTP qui essaierait de démolir une cloison avec un marteau-piqueur défectueux. Tu as soif, mais l'idée de parcourir les six mètres qui te séparent du robinet te semble aussi insurmontable que l'ascension de l'Everest en tongs.

Alors, tu fais ce que tout naufragé du dimanche après-midi fait pour s'anesthésier : tu allumes la télévision. C'est une erreur tactique majeure.

L'écran s'illumine, projetant une lumière bleue agressive qui te brûle la rétine comme un laser industriel. Et là, l'insulte suprême commence. Une publicité pour des croquettes de luxe. Pas n'importe lesquelles : les « Sélection Gourmet au Cœur de Saumon Sauvage et Petits Pois Croquants ». L'image est d'une netteté indécente. On y voit un Golden Retriever dont le poil brille plus que ton avenir, gambadant dans une prairie d'un vert si insolent qu'il devrait être illégal. Max — appelons-le Max, ce sale collabo — a l'air plus épanoui que tu ne l'as jamais été, même le soir de ton bac ou

lors de cette fête hier soir avant que tu n'essaies de faire une roue dans le carré VIP.

Max mange. La caméra zoome sur les croquettes qui tombent dans une gamelle en céramique avec un tintement cristallin. Ces morceaux de viande recomposée ont l'air plus appétissants que tout ce que tu as ingurgité ces dernières quarante-huit heures. Tu te surprends à analyser la texture du « jus de viande nappant ». Tu te dis que, finalement, avec un peu de sel, ça ne doit pas être si mauvais. Tu es en train de jalouser un chien. C'est ton point de rupture. C'est le moment où tu réalises que dans la hiérarchie de la consommation mondiale, tu viens de passer sous le niveau d'un canidé qui se lèche les parties génitales en public.

C'est alors que le démon de la curiosité masochiste te saisit. Tu tends une main tremblante vers ton téléphone. Tu sais que c'est une mauvaise idée. C'est comme regarder sous le bandage d'une plaie gangrénée. Mais tu dois savoir. Tu déverrouilles l'appareil. La reconnaissance faciale échoue trois fois. Forcément, l'algorithme cherche un être humain, pas un bulot dépressif dont le visage a la consistance d'une pâte à modeler oubliée au soleil.

Tu tapes ton code. Tu lances l'application de ta banque.

L'écran de chargement dure une éternité. Le petit cercle tourne, tourne, comme une roulette russe où toutes les chambres sont chargées. Et là, l'affichage tombe. Le verdict. Le chiffre est en rouge. Pas un petit rouge discret, un rouge alerte nucléaire, un rouge sang de bœuf, un rouge qui hurle « Arrête de respirer, l'air devient payant pour toi ».

Ton compte en banque n'est plus un compte, c'est une zone de sinistre classée par l'UNESCO. C'est un paysage après l'apocalypse. Tu fixes les dernières transactions.

- \*2h14 : Kebab « Le Délice de l'Enfer » – 12,50 €.\* Pourquoi 12,50 € ? Tu as pris un supplément quoi ? De l'uranium ?
- \*2h45 : Uber – 48,00 €.\* Tu te rappelles avoir discuté métaphysique avec le

chauffeur, un certain Mamadou qui, selon tes souvenirs embrumés, est désormais ton meilleur ami et potentiel témoin de mariage. Tu lui as probablement laissé un pourboire de prince saoudien parce que « tu respectes le travail acharné, mec ».

- \*3h12 : Bar « L'Amnésie » – 64,00 €.\* C'est le moment où tu as décidé que tout le monde devait boire des shots de tequila à ta santé. Ta santé, elle, vient de te poser un préavis de grève illimitée.

Tu fais le calcul mental. Il te reste exactement 4,12 €. Nous sommes le 12 du mois. Le 12 du mois et tu as le budget alimentaire d'un moineau anorexique. Tu pourrais techniquement t'acheter deux baguettes et une boîte de sardines, mais seulement si les sardines sont en promotion et qu'elles n'ont pas de pedigree.

La publicité pour les croquettes continue. Max le chien court maintenant après un frisbee. Sa maîtresse, une femme de trente ans aux dents tellement blanches qu'elles pourraient servir de phares maritimes, rit aux éclats. Elle ne connaît pas le découvert autorisé. Elle ne connaît pas le goût métallique de la honte qui remonte dans l'œsophage. Elle, elle a sûrement un compte épargne, un abonnement à une salle de sport et des draps qui sentent la lavande. Toi, tes draps sentent le tabac froid et le désespoir liquide.

Tu éteins la télé. Le silence qui s'ensuit est pire. C'est un silence lourd, oppressant, qui te demande des comptes. Sylvain, ce traître, doit être en train de déguster son brunch à 25 euros, celui avec les œufs pochés dont le jaune coule parfaitement sur un avocat mûr à point. Sylvain est un lâche. Il a choisi la stabilité. Il a choisi de ne pas saigner du nez le dimanche après-midi. Mais au fond, est-ce qu'il vit vraiment ?

Oui, il vit. Il vit vachement mieux que toi, en fait.

Tu te lèves enfin, parce que la vessie a ses raisons que la flemme ne connaît point. En passant devant le miroir du couloir, tu croises ton reflet. C'est un choc thermique. Tes cheveux ressemblent à un nid de corbeaux ayant survécu à une explosion de gaz. Tes

yeux sont deux pisse-en-lit flétris plantés dans une motte de beurre. Tu te parles à toi-même : « On est sur une élégance tragique, là. Très chic. Le look "fin de règne", c'est porteur en ce moment. »

Tu arrives dans la cuisine. Tu ouvres le frigo. C'est une expérience archéologique. Au fond, derrière un pot de moutarde vide qui contient désormais une nouvelle forme de vie fongique, il y a un demi-citron séché qui ressemble à une momie égyptienne. Et une bière. Une seule. La bière de la dernière chance. Celle que tu as gardée inconsciemment pour ce moment précis, le moment où le gravier devient trop piquant.

Tu l'ouvres. Le "psschit" est le seul son de réconfort que tu entendras aujourd'hui. Tu la bois debout, devant l'évier bouché, en fixant le mur. Tu réalises que ton existence est une suite de décisions catastrophiques magnifiquement chorégraphiées. Tu es un artiste de la débâcle.

Demain, il faudra appeler la banque. Demain, il faudra expliquer que le prélèvement du loyer va rencontrer une « légère perturbation atmosphérique ». Demain, tu devras peut-être vendre un rein ou tes Jordan de 2018 sur Vinted pour acheter des pâtes. Mais pour l'instant, tu savoures cette bière tiède.

Tu retournes dans le salon. Le soleil commence à décliner, jetant des ombres longues et ironiques sur ton désordre. Tu te rassieds sur le canapé. Tu ramasses une miette de chips. Tu l' observes. C'est du maïs, du sel, des graisses saturées. C'est ton dîner.

C'est ça, la descente. C'est le moment où tu réalises que le samedi soir était un chèque en bois que ton dimanche est en train de payer avec des intérêts usuriers. Tu fermes les yeux. Dans ta tête, Max le Golden Retriever te regarde avec pitié. Il a raison, ce con. Le saumon sauvage, c'était vraiment une bonne idée.

Tu finis ta bière, tu te roules en boule et tu attends que la rotation de la Terre

t'emmène vers un lundi matin où, au moins, tu auras le droit d'être misérable pour une raison productive. En attendant, tu saignes du nez métaphoriquement, et c'est d'une poésie absolument dégueulasse.

# Chapitre 11

## Le Mythe de 'La Dernière'

Si l'on devait un jour dresser une stèle à la gloire de la malhonnêteté humaine, on n'y graverait pas « Je t'aime » ou « Le chèque est dans le courrier ». Non. On y sculpterait, en lettres d'or un peu ternies par du mucus séché, cette sainte trinité du mensonge neurologique : « Allez, c'est la dernière ».

C'est une phrase fascinante. Dans l'échelle de Richter de la connerie humaine, elle se situe quelque part entre « Je vais juste regarder une vidéo sur YouTube et je me couche » et « Hitler ne tentera jamais d'envahir la Pologne ». C'est une ponctuation qui n'a pas pour but de clore une action, mais de légitimer la répétition d'un désastre. Dire « c'est la dernière » alors que le soleil commence à percer les volets comme un huissier de justice impatient, c'est un acte de foi. C'est du mysticisme de bas étage.

D'un point de vue purement linguistique, « La Dernière » est ce qu'on appelle un signifiant vide. Elle ne désigne rien dans le monde réel. C'est une virgule déguisée en point final. Elle est prononcée en moyenne quatorze fois par session. Quatorze. C'est le nombre de fois où ton cerveau tente de négocier un armistice avec ton cœur qui bat la chamade comme un batteur de speed metal sous caféine.

Analysons la chronologie de ce naufrage sémantique.

**\*\*La Première « Dernière » (Vers 1h30 du matin) :\*\***

Elle est pleine d'assurance. Elle est presque élégante. Tu la prononces avec un petit sourire de mec qui a le contrôle sur sa vie. Tu as encore de la salive, ton compte en banque affiche un solde positif (techniquement) et tu crois encore que demain, tu iras courir. C'est la « Dernière de la Raison ». C'est un mensonge de courtoisie que tu te

fais à toi-même, comme quand tu dis « ça va » à la boulangère alors que tu as envie de t'immoler par le feu devant le rayon viennoiseries.

**\*\*La Septième « Dernière » (Vers 4h12 du matin) :\*\***

Ici, la grammaire commence à se dissoudre. On est dans la « Dernière de Transition ». Elle est généralement accompagnée d'une gestuelle un peu saccadée. Tu ne cherches plus à te convaincre toi ; tu cherches à convaincre le type en face de toi, celui qui a les yeux qui ressemblent à deux billots de viande crue, que vous êtes encore des êtres civilisés. « On en fait une dernière et on se pose, non ? » C'est une question rhétorique. Personne ne veut se poser. Se poser, c'est laisser entrer le vide. Se poser, c'est entendre le silence de l'appartement qui te hurle que tu es une épave. Alors tu continues.

**\*\*La Quatorzième « Dernière » (Le Crépuscule des Dieux, vers 7h45) :\*\***

C'est là que la magie opère. C'est l'instant où la linguistique rencontre la chirurgie de fortune. C'est le moment où tu sors ta carte de fidélité.

Parlons-en, de cet instrument. La carte de fidélité est le seul lien qui te rattache encore à la société de consommation productive. C'est souvent une carte Monoprix, une carte de membre d'une salle de sport où tu n'es pas allé depuis l'élection de Jacques Chirac, ou, comble de l'ironie, une carte de fidélité d'une chaîne de sandwichs bio. Tu l'utilises pour racler le fond du pochon avec une précision de neurochirurgien pakistanais opérant dans une cave. Tu grattes le plastique comme si c'était un ticket de loto gagnant, espérant extraire de cette poussière de rien une ultime étincelle de dopamine.

À ce stade, « La Dernière » n'est plus une phrase, c'est un râle. C'est le bruit que fait un moteur qui tourne à vide. C'est une prière adressée à un dieu qui ne répond plus au téléphone parce qu'il a vu ton nom s'afficher sur l'écran et qu'il en a marre de tes conneries.

Pourquoi mentons-nous avec une telle régularité ? Parce que l'être humain ne peut pas supporter l'idée de l'infini dans la médiocrité. Si tu te disais : « Je vais passer les six prochaines heures à m'exploser les sinus avec une substance coupée au plâtre et à la caféine pour bébé, tout ça pour finir par regarder des documentaires sur la reproduction des acariens à 11h du matin », tu ferais une dépression nerveuse immédiate.

Alors, tu segmentes. Tu crées des « dernières ». Tu inventes des étapes de montagne dans ton Tour de France de la déchéance. Chaque « dernière » est une petite victoire sur la réalité. C'est une micro-frontière que tu déplaces sans cesse, comme un pays colonialiste qui aurait un sérieux problème de limites territoriales.

Et puis, il y a la physique de la chose. La « dernière » possède une densité particulière. Plus on approche du fond du pochon, plus la « dernière » devient petite physiquement, mais lourde symboliquement. On arrive au stade de la « trace de sécurité ». Celle qui ne te fait plus rien, sinon te rappeler que tu as un squelette et qu'il commence à peser très lourd.

C'est le moment où tu te transformes en archéologue du vide. Tu retournes le petit sachet plastique, tu passes le doigt à l'intérieur, tu le sucés avec la dignité d'un rat d'égout qui aurait trouvé une frite tiède. Tu vérifies sous les touches de la télécommande, sur le bord du miroir, dans les rainures de ta dignité. Tu cherches un grain, une poussière, un souvenir de l'euphorie de 23h.

Tu prononces alors la « Dernière Ultime ». Celle qui précède le moment où tu réalises que le pochon est plus propre qu'une salle d'opération chez Dyson.

C'est là que le silence tombe. Un silence de cathédrale après un bombardement. C'est à ce moment précis que tu te rappelles que tu avais des Jordan de 2018 sur Vinted. Elles sont là, dans le coin de la pièce, te regardant avec le même mépris que Max le Golden Retriever. Elles savent que tu vas devoir les brader pour payer ton loyer ou,

plus probablement, pour racheter un pochon vendredi prochain afin de pouvoir recommencer à mentir linguistiquement.

Dans le grand dictionnaire de la vie, « La Dernière » devrait être définie comme :  
\*n.f. Illusion auditive auto-induite visant à camoufler l'imminence d'une descente paranoïaque et la réalisation flagrante de sa propre futilité.\*

C'est un sport national. On est tous les athlètes de notre propre mensonge. On mérite tous une médaille en chocolat, ou plutôt en bicarbonate de soude, pour notre persévérance dans l'erreur. Parce que, soyons honnêtes : si on ne se mentait pas quatorze fois par nuit, on n'aurait jamais le courage de commencer.

Et pendant que tu es là, sur ton canapé, à fixer cette miette de chips qui ressemble étrangement à une métaphore de ton existence, tu sais pertinemment que la prochaine fois, tu rediras la même chose. Tu seras de nouveau là, à 5h du mat, ta carte de fidélité à la main, tel un chevalier de la Table Basse, prêt à jurer sur la tête de tes ancêtres que « celle-là, promis, c'est vraiment, vraiment la dernière ».

C'est beau, au fond. C'est la persistance de l'espoir. C'est la preuve que l'homme est capable de croire au miracle même quand il a le nez qui ressemble à un tunnel de métro après une grève des éboueurs.

Allez, ferme les yeux. Savoure ce qui reste de ton Sunday Blues. Le lundi approche. Il n'aura pas besoin de te mentir, lui. Il va te frapper en plein visage avec la subtilité d'un parpaing lancé du cinquième étage. Mais pour l'instant, chuuut. C'était la dernière.

(Enfin, jusqu'à la prochaine).

# Chapitre 12

## L'Odorat de Chasseur : Le radar à 300 mètres

Le monde pourrait s'écrouler, les enceintes de la boîte pourraient cracher 140 décibels de techno industrielle composée par un Allemand sous kétamine, ta mère pourrait t'appeler en hurlant que la maison brûle : tu n'entendrais rien. Tu es dans le noir, dans le bruit, dans une purée de sueur et de fumée de cigarette électronique parfum « échec scolaire ». Et pourtant, au milieu de ce chaos apocalyptique, ton cerveau capte un signal. Un bruit plus fin qu'un battement d'aile de papillon, plus discret qu'un soupir de moine bouddhiste, mais plus percutant qu'une détonation de calibre 12 à bout portant.

\*Crrr-tching.\*

Le bruit du plastique. Pas n'importe quel plastique. Pas le sac Carrefour que mamie secoue pour ranger ses poireaux. Non. Le frottement sec, électrisant et cristallin d'un petit sachet de 4 centimètres sur 4. Le pochon.

À cet instant précis, tu n'es plus un comptable de 28 ans avec un prêt étudiant et une calvitie naissante. Tu es un prédateur. Tu es le National Geographic à toi tout seul. Ton cou pivote à 180 degrés avec la fluidité d'une chouette en plein sevrage, tes pupilles se dilatent comme des soucoupes volantes et ton radar interne vient de verrouiller une cible à l'autre bout du carré VIP, derrière trois couches de fumée épaisse et deux videurs qui ressemblent à des frigos américains.

C'est le miracle de l'évolution. Darwin a passé des années à étudier les pinsons aux Galápagos pour comprendre la survie des espèces, mais il n'a jamais vu un mec en descente repérer une ouverture de sachet à travers un mur en béton armé. C'est ce

qu'on appelle l'Odorat de Chasseur, une mutation génétique spontanée qui survient après ta troisième nuit blanche, quand ton corps décide que les vitamines et le sommeil sont des concepts bourgeois totalement surfaits.

On nous parle de la vue de l'aigle, de l'ouïe du dauphin, de la truffe du chien de chasse. Laissez-moi rire. Mettez un chien de chasse dans une boîte de nuit avec 400 personnes qui transpirent du gin-to bas de gamme et de l'adrénaline de peur, le pauvre clébard va faire un AVC sensoriel en trois minutes. Le camé de base, lui, possède un filtre sélectif d'une précision chirurgicale. Il est capable d'isoler la fréquence sonore exacte d'un Zip qui se referme au milieu d'un solo de batterie. C'est de la physique quantique appliquée au vice.

Dès que ce son retentit, le protocole « Faucon de la Défaite » s'active.

Tu ne marches pas vers la cible, tu glisses. Tu te faufiles entre les corps avec une agilité que tu n'as jamais eue en cours d'EPS. Tu ne bouscules personne, tu es une ombre, un courant d'air froid qui remonte l'odeur de la poudre. À ce stade, ton nez n'est plus un appendice respiratoire, c'est une antenne parabolique réglée sur la fréquence « 0,8 gramme de pureté relative ».

D'ailleurs, parlons-en de cet odorat. À trois mètres de la cible, tu n'as même plus besoin de voir le produit. Tu sais déjà. Ton cerveau décompose les molécules flottant dans l'air comme un sommelier de chez Ducasse.

« Hmm, note de tête : acétone. Note de cœur : kérosène de contrebande. Note de fond : lactose coupé au plâtre de chantier. Un millésime de mercredi soir, probablement acheminé dans le rectum d'un type nommé Kevin. »

Et là, se produit le moment le plus gênant de l'histoire de l'humanité : l'approche sociale.

Parce que tu ne peux pas juste arriver et dire : « Salut, j'ai entendu ton plastique

depuis les chiottes, je peux avoir un peu de ton bonheur chimique pour oublier que je déteste mon job ? ». Non. Il faut jouer la comédie. La danse du ventre de l'épave. Tu t'approches du mec – un parfait inconnu qui a l'air aussi serein qu'un otage en pleine crise de panique – et tu sors la phrase universelle, le code Enigma des fins de soirée :

— « Eh, t'aurais pas une feuille ? »

Ou sa variante :

— « T'as pas un feu, mon pote ? »

Le mec te regarde. Il sait. Tu sais. On sait. Tu as un briquet dans la main gauche et trois paquets d'OCB dans la poche arrière, mais c'est le protocole. C'est la politesse du naufragé. Il te jauge avec le regard d'un dealer de cartel colombien alors qu'il vend juste des photocopieurs la semaine. Il sent ta détresse olfactive. Il voit ton radar qui tourne encore à plein régime dans tes yeux injectés de sang.

Ce super-pouvoir est d'autant plus ridicule qu'il est totalement inutile dans la vraie vie. Le lundi matin, quand ta collègue de bureau ouvre un paquet de biscuits à deux mètres de toi, tu ne l'entends pas. Tu es une larve. Tu as les capacités cognitives d'un bulot cuit. Mais le samedi soir, à 4h12, tu pourrais entendre une miette de crack tomber sur de la moquette dans une pièce insonorisée à l'autre bout de la ville.

C'est une malédiction, en réalité. Parce que ce radar ne s'éteint jamais vraiment. Même quand tu as décidé d'être « sage ». Même quand tu as promis à ton foie que cette fois, c'était de l'eau minérale et dodo à minuit. Tu es là, à discuter de la hausse du prix de l'immobilier avec un type ennuyeux, et soudain : \*Crrr-tching.\*

Ton cerveau débranche. Le signal prioritaire écrase tout le reste. La conversation sur l'immobilier devient un bruit de fond lointain, comme le vent dans les arbres. Ton corps se tend. Ton nez frémit. Tu es comme un vieux vétéran du Vietnam qui entend

un hélicoptère : tu es prêt à repartir dans la jungle, même si tu sais que la jungle va te mâcher et te recracher avec une migraine de l'espace.

Le pire, c'est la paranoïa qui accompagne ce radar. Parce que si toi, tu entends le bruit du plastique, ça veut dire que \*tout le monde\* l'entend. C'est la théorie de la forêt sombre. Tu sors ton propre sachet dans un coin sombre, et tu as l'impression que le bruit de l'ouverture sonne comme un coup de tonnerre dans une cathédrale. Tu regardes autour de toi, persuadé que trente prédateurs identiques à toi ont déjà pivoté la tête et sont en train de converger vers ta position avec la discrétion de vélociraptors affamés.

Tu deviens l'ingénieur du silence. Tu développes des techniques de manipulation de plastique digne de la NASA. Tu ouvres le sachet millimètre par millimètre, en attendant que le DJ lâche un "drop" de basses bien lourd pour masquer le bruit. Tu es un agent secret du vide, un James Bond de la défonce de bas étage, tout ça pour un truc qui va finir par te faire saigner du nez dans un lavabo dégueulasse.

Et c'est là que le ridicule atteint son paroxysme. Regardez-nous. Des êtres humains, sommet de la chaîne alimentaire, capables d'envoyer des robots sur Mars et de séquencer le génome humain, mais dont l'activité cérébrale la plus intense du week-end consiste à traquer l'ouverture d'un morceau de polypropylène dans une cave qui sent l'urine et le Red Bull tiède.

On est là, avec nos radars à 300 mètres, fiers de notre « flair », comme si c'était une compétence à mettre sur un CV.

\*« Compétences : Maîtrise d'Excel, Anglais courant, Capacité à détecter une trace de bicarbonate de soude à travers trois cloisons dans un environnement hostile. »\*

Mais au fond, on sait pourquoi on a ce radar. Ce n'est pas pour la drogue en elle-même. C'est pour l'espoir. L'espoir que ce petit bruit de plastique soit le son de la solution à tous nos problèmes. On cherche le sachet comme les chevaliers cherchaient

le Graal, sauf que le Graal, il est coupé à la caféine et il te donne envie de parler de tes traumatismes d'enfance à un videur qui a juste envie de te mettre un coup de tête.

Alors la prochaine fois que tu verras un mec dans une fête qui s'arrête net au milieu d'une phrase, la tête penchée, le regard vide, les narines palpitantes comme celles d'un pur-sang au départ du Grand Prix, ne l'appelle pas. Ne le dérange pas. Il est en pleine connexion avec le cosmos. Il vient de capter le signal. Le radar a parlé.

La chasse est ouverte. Et la proie, comme d'habitude, c'est son propre amour-propre.

\*Crrr-tching.\*

Bonne chance, champion. T'as plus qu'à aller demander un feu.

# Chapitre 13

## La Carte Bleue : Le couteau suisse de la honte

Regarde-la. Non, ne détourne pas les yeux, regarde-la vraiment. Cette petite plaque de plastique rectangulaire que tu sors de ton portefeuille avec la même hésitation qu'un démineur manipulant du C4. Ce n'est plus une carte bancaire. À ce stade de décomposition matérielle, c'est un vestige archéologique, un témoin muet de tes naufrages nocturnes.

Normalement, une carte bleue, c'est fait pour consommer. C'est l'outil du capitalisme triomphant, le sésame qui t'ouvre les portes du prêt-à-porter et des menus Maxi Best-Of. Sur une carte normale, les chiffres sont saillants, fiers, dorés ou argentés, prêts à imprimer leur marque sur le monde. Mais la tienne ? La tienne a le visage d'un boxeur qui a fait vingt rounds de trop contre un rouleau compresseur. Tes numéros sont devenus des fantômes. Le nom de ta banque a été abrasé par le destin, et le logo Visa ressemble désormais à une tache de naissance suspecte que tu devrais urgemment montrer à un dermatologue.

Le banquier, lui, il croit que tu es un acheteur compulsif. Il voit l'état de la carte et il se dit : « Oh, ce client doit passer son temps à la glisser dans des terminaux de paiement, quelle vitalité économique ! » Quel doux rêveur, ce Jean-Pierre du Crédit Agricole. Si seulement il savait que l'usure de ton plastique n'est pas due au commerce, mais à la géométrie. Ta carte n'est pas usée par l'achat, elle est polie par le frottement. C'est le seul objet au monde qui subit plus de kilomètres sur une surface horizontale de 15 centimètres que dans n'importe quel distributeur automatique.

Parce qu'on va se dire les termes : ta carte bleue, c'est ta truelle. C'est l'instrument de précision avec lequel tu tentes, chaque week-end, de transformer un caillou compact

et douteux en une poudre aussi fine que les espoirs de tes parents concernant ton avenir. Tu l'utilises avec une dextérité de chirurgien sous amphétamines, inclinant le plastique à un angle de 45 degrés très précis – l'angle de la déchéance – pour diviser, aligner, sculpter.

C'est là que le drame social intervient. Le moment où la réalité te rattrape à la caisse de la boulangerie, le dimanche matin à 11h, alors que tu as les yeux comme des billes de loto et que tu essaies de payer une malheureuse baguette tradition. Tu tends l'objet du délit. La boulangère la regarde. Elle la prend avec deux doigts, comme s'il s'agissait d'un rat mort trouvé dans une cave. Elle essaie de l'insérer dans le lecteur, mais ça bloque. Forcément. La puce électronique est recouverte d'une pellicule de... disons, de « poussière de fée » et de résidus de vernis de table basse.

— « Elle passe pas, Monsieur », dit-elle avec ce ton de mépris souverain que seules les boulangères parisiennes maîtrisent.

— « Ah... c'est le sans-contact, il est capricieux », bafouilles-tu, alors que tu sais très bien que le sans-contact a rendu l'âme en même temps que ta dignité, vers 4 heures du matin, sur le rebord d'un lavabo de boîte de nuit.

Tu te retrouves alors à frotter ta carte sur ton jean – un geste d'une ironie absolue, puisque c'est précisément ce genre de friction qui l'a transformée en débris de chantier. Tu essaies de lui redonner vie, de réveiller la puce qui hurle à l'aide sous la crasse. À ce moment-là, tout le monde dans la file d'attente sait. Le vieux derrière toi, la mère de famille avec sa poussette, même le carlin qui attend sur le trottoir. Ils voient cette carte lisse, cette carte « polie miroir ». Ils savent que ce morceau de PVC a vu plus de cuvettes de toilettes que de terminaux de paiement. C'est le couteau suisse de la honte : il fait tout, sauf payer.

Et puis, il y a la hiérarchie. Parce que même dans la défonce, on est snob. Il y a ceux qui ont la carte Gold. C'est le haut du panier de la lose. Utiliser une carte Gold pour hacher de la chimie de synthèse, c'est comme utiliser un scalpel en or pour découper

un kebab. Ça donne un genre. Ça dit : « Je me ruine la santé, mais j'ai une assurance rapatriement et une assistance juridique. » Et il y a les autres. Ceux qui en sont réduits à utiliser leur carte de fidélité Monoprix ou, pire, leur carte d'électeur. Utiliser sa carte d'électeur pour faire des traces, c'est sans doute le geste politique le plus honnête du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est la seule fois où ce bout de papier sert concrètement à modifier ton état de conscience.

Mais revenons à ta carte bleue. Observons sa tranche. Elle est devenue biseautée. À force de racler des écrans d'iPhone et des miroirs de salle de bain, elle a développé un tranchant digne d'un sabre de samouraï. Tu pourrais littéralement te raser avec, si seulement tu avais encore assez de coordination motrice pour ne pas t'égorger. C'est devenu une extension de ta main. Dans les soirées, tu ne la ranges même plus. Tu la gardes entre le pouce et l'index, tu joues avec, tu la fais claquer contre ton téléphone. \*Crrr-tching.\* Ce bruit, c'est le métronome de ton week-end. C'est le signal de ralliement des troupes. Dès que ce son retentit, trois personnes qui ne se connaissent pas dix minutes plus tôt se retrouvent soudainement liées par un pacte de sang et de mucus dans une pièce de 2 mètres carrés.

Le plus fascinant, c'est la résistance physique de l'objet. Le plastique de la banque est conçu pour durer trois ans. En temps normal, une carte subit environ 500 insertions dans un lecteur. La tienne, elle subit 500 « passes » par heure. Elle chauffe. Elle plie mais ne rompt pas. Elle accumule les strates géologiques : un peu de sueur, un peu de boisson énergisante renversée, un soupçon de bactérie récoltée sur un comptoir de bar à 5 heures du matin. Si on analysait ta carte en laboratoire, on découvrirait sans doute trois nouvelles maladies infectieuses et assez de substances psychoactives pour faire planer l'intégralité du Sénat pendant une décennie.

Et pourtant, tu l'aimes, cette carte. Elle est ta compagne d'infortune. Elle est là quand tout va bien (les dix premières minutes) et elle est surtout là quand tout va mal (les douze heures suivantes). Elle est le témoin silencieux de tes conversations les plus pathétiques. Elle a entendu tes théories sur la physique quantique alors que tu

n'arrives même plus à lacer tes chaussures. Elle a vu tes pleurs quand tu as réalisé que ton ex ne répondrait pas à ton SMS de huit pages envoyé à l'aube. Elle est rayée comme ton âme, et elle est tout aussi illisible.

Parfois, dans un éclair de lucidité ou de paranoïa, tu te dis qu'il faudrait la changer. Tu t'imagines commander une nouvelle carte, toute neuve, toute propre. Une carte qui n'aurait jamais connu l'obscurité d'une poche de jean mouillée ou l'humidité d'un rebord de lavabo. Mais tu sais que c'est inutile. Dans deux semaines, la nouvelle sera exactement comme l'ancienne : une épave de plastique, un outil de travail usé jusqu'à la corde, un passeport pour nulle part.

Alors, la prochaine fois que tu seras à une caisse, et que tu sentiras le regard pesant du monde sur ce rectangle de honte que tu tentes désespérément de faire fonctionner, n'aie pas honte. Redresse la tête. Dis-toi que cette carte a plus voyagé que la plupart des gens dans cette file. Elle a exploré les bas-fonds, elle a gratté la surface de la réalité jusqu'à ce que le vernis craque. C'est ton badge de vétéran.

Maintenant, s'il te plaît, essaie quand même de l'essuyer avant de la rendre à la boulangère. Il y a un morceau de ta soirée de samedi qui est resté collé sur la puce, et vu la tête qu'elle fait, elle n'a pas l'air d'avoir envie de partager ton voyage.

Range ça. Va te coucher. Et pour l'amour de Dieu, arrête de croire que le "sans-contact" ne marche pas à cause des ondes 5G. C'est juste que ta carte est en train de faire une overdose.

\*Crrr-tching.\*

Le son de la fin de mois. Le son de la fin de tout.

Bonne nuit, l'artiste.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Tais-toi et saigne du nez"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)